



LE SICILIEN
Cimino - Lambert

MADONNA
Who's that Girl ?

KUBRICK
Full Metal Jacket

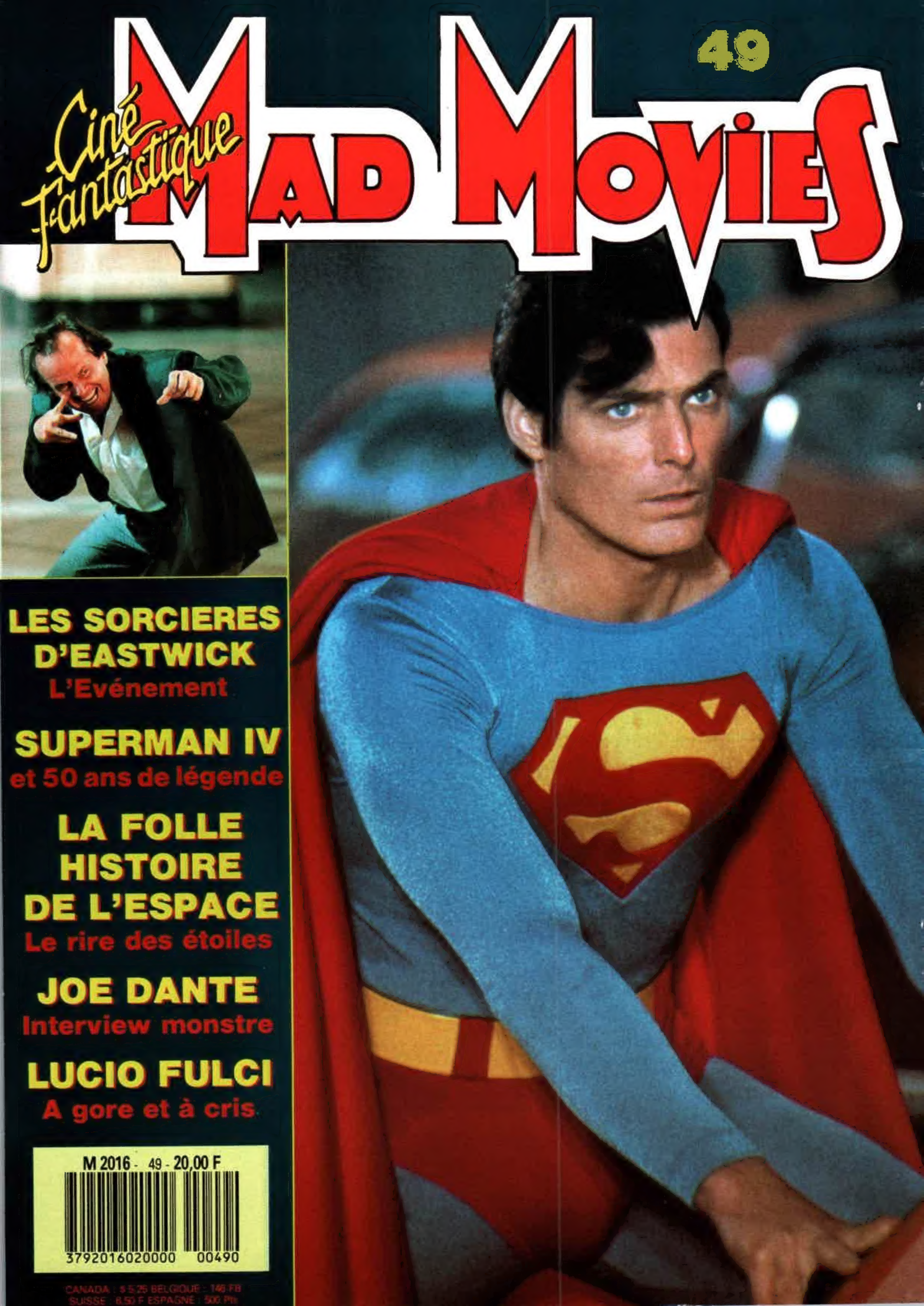
BOORMAN
Hope and Glory

SUPERMAN IV
Entretien C. Reeve.

LES INCORRUPTIBLES



BELGIQUE : 146 FB. CANADA : $ 5,75
ESPAGNE : 550 PTS


Ciné Fantastique
MAD MOVIES
49
LES SORCIERES D'EASTWICK
L'Evénement
SUPERMAN IV
et 50 ans de légende
LA FOLLE HISTOIRE DE L'ESPACE
Le rire des étoiles
JOE DANTE
Interview monstre
LUCIO FULCI
A gore et à cris
M 2016 - 49 - 20,00 F
3792016020000 00490
CANADA : $ 5.25 BELGIQUE : 146 FB
SUISSE : 6.50 F ESPAGNE : 500 Pts

MAD MOVIES PRÉSENTE

IMPACT


FULL METAL JACKET


LES MAITRES DE L'UNIVERS


LES INCORRUPTIBLES


WHO'S THAT GIRL ?


SUPERMAN IV

IMPACT, une publication Jean-Pierre Putters/Mad Movies. **Directeur de la publication** et **rédacteur en chef** : Jean-Pierre Putters. **Secrétaire de rédaction** : Marc Toullec. **Comité de rédaction** : Marcel Burel, Alain Charlot, Norbert Moutier, Jean-Pierre Putters, Marc Toullec. **Collaboration** : Betty Chappe, Cyrille Giraud, Jack Tewksbury. **Correspondants** : Maitland McDonagh (New-York), Michel Voletti (Los Angeles), Alberto Farina (Italie). **Maquette** : Jean-Pierre Putters.
Remerciements à Michèle Abitbol-Lasry, Josée Bénabent-Loiseau, Florence Borda, Daniel Bouteiller, Denise Breton, Cannon, Pierre Carboni, Angès Chabot, Thierry Defait, Danielle Gain, Stéphane Gateau, Claude Giroux, Vanessa Jerrom, Anne Lara, Marlène Moineau, Gilles Polinien, Alain Roulleau, Vestron Vidéo, Jean-Pierre Vincent, Visa Films, Warner-Columbia.
Composition : Samat. **Photogravure** : IGO. **Impression** : SIEP. **Distribution** : N.M.P.P. **Rédaction/Administration** : 4, rue Mansart, 75009 Paris. **Dépôt légal** : Octobre 87. **Commision paritaire** : N° 67856. **N° ISSN** : 0765-7099. Paraît tous les deux mois. N° 11 tiré à 60 000 exemplaires.

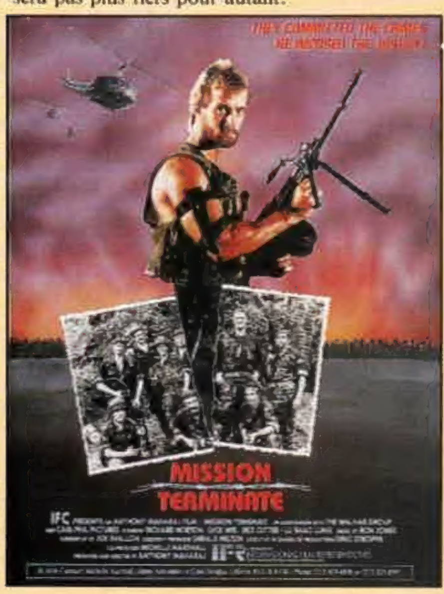
EDITORIAL

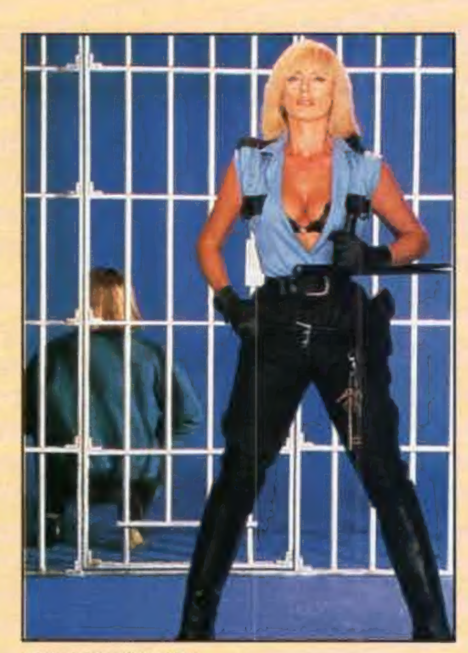
Il n'y a pas si longtemps on ne pouvait plus passer sur les trottoirs du fait des files de spectateurs à l'entrée des cinémas et voilà que maintenant le phénomène se reproduit mais à la terrasse des kiosques (non, c'est rien, j'hallucine) ; tout ça pour se procurer le nouvel **Impact**, bien évidemment. C'est incroyable, le cinéma traverse une crise mais nos revues de cinéma se portent on ne peut mieux (quand je dis « nos », j'évoque en fait **Mad** et **Impact** parce que je ne voudrais pas m'immiscer dans les affaires des autres...). Oui, une touche d'autosatisfaction de temps à autre ne peut pas faire de mal... surtout à nous !
Mais le cinéma risque de connaître une rentrée consolatrice car on n'a jamais vu une telle conjonction de film aussi importante dans une même période. Voilà sans doute de quoi faire remonter le baromètre des entrées. Cimino, Boorman, Kubrick, De Palma, Brooks, Miller, tout le monde débarque presque en même temps et les combats aux box-office risquent de donner dans le sanglant.
Alors, ce sommaire, on vous l'a mijoté aux petits oignons pour n'oublier personne. On se demandait même jusqu'au dernier moment si tout allait rentrer, et de presser comme des fous, et de refermer vite fait les pages de peur que toutes les bonnes choses à l'intérieur s'échappent. Même mon éditorial que j'ai dû faire court sous peine de laisser les dernières lignes au-dehors, c'est vous dire... Heureusement nous sommes des petits diaboliques (depuis qu'on a fait **Impact** avec Satan...) et bref tout est bien là. Mais surtout n'ouvrez qu'avec précaution parce que ça pourrait bien vous sauter à la figure... A bientôt.

Jean-Pierre PUTTERS

• Le nouveau film de Paul Lynch (**Prom Night**) s'appelle **Blindside** et est un croisement entre **Fenêtre sur Cour** et **Conversation secrète**. Harvey Keitel y est un expert de la surveillance vidéo qui, après le suicide de sa femme, s'occupe de la sécurité d'un hôtel. Il découvre un couple illégitime dont l'homme est complice avec le mari pour se débarrasser de la femme. Tout cela serait bien classique si ne venait s'y greffer une affaire de drogue.

• Le prochain film de Mel Gibson sera **Tequila Sunrise** réalisé par Robert Towne pour Warner Bros; il y partagera la vedette avec Michelle Pfeiffer. On n'en sait pas plus pour le moment mais attendez le prochain numéro d'*Impact*... Il se pourrait qu'on n'en sache pas plus, mais on n'en sera pas plus fiers pour autant.





Sybil DANNING.

• Sybil Danning devient aux Etats-Unis la présentatrice d'une collection vidéo, **Sybil Danning's Adventure Vidéo**, spécialisée dans les séries B musclées allant de la science-fiction à l'aventure exotique. L'attente est fiévreuse pour ses inconditionnels français qui ne devraient pas tarder à découvrir **Warrior Queen** (ex **Pompéi**), un péplum comme on n'en fait plus avec un minimum de décors, de figurants, des combats de gladiateurs, de l'ésotérisme...

• **Shallow Grave** de Richard Styles est un thriller qui promet beaucoup. Quatre nénettes sont la proie d'un tueur qui n'est rien de moins que le shériff local, un psychopathe... Erotisme et ultra-violence sont au rendez-vous.



STEELE JUSTICE. .

• Les gros-bras rapportent gros, surtout quant ils ont fait le Vietnam. Celui de **Steele Justice** de Robert Boris est devenu un officier de police alcoolique malheureux en ménage. L'amitié le ramènera sur le bon chemin, celui de la vengeance... **Mission Terminate** de Anthony Maharaj débute dans l'enfer du Vietnam en 1969 et se poursuit en 1987. Les hommes du Colonel Ryan sont tués un à un par un inconnu. Cooper mène l'enquête... Vietnam quant tu nous tiens !

• Le producteur britannique Colin Frewin va produire une série télé consacrée au célèbre (du moins en Angleterre) héros de B.D. **Dan Dare**; 13 épisodes par David Ambrose n'attendent que le début du tournage. Nous aussi...

• Tsui Hark est le producteur de **A Chinese Ghost Story** réalisé par Ching Siu Tung, à Hong Kong bien sûr ! Un jeune homme est contraint, par la pluie, à se réfugier dans un temple réputé hanté. Durant la nuit, il sera réveillé par une jeune femme dont il tombe amoureux. Ils décident de s'enfuir ensemble, mais elle est retenue par Lau Lau, un monstre androgyne et bisexuel qui se maintient en survie en dévorant les hommes qu'attire la femme qu'il manipule. Il paraît que c'est bien.

• La nouvelle version du classique **Moll Flanders** semble bien mal partie. Le scénario de Ken Russel ne plait pas aux dirigeants de Penthouse Films qui doivent le produire; Russel, lui, refuse tout simplement de le réécrire en tenant compte de leurs remarques.

• Pas de problèmes par contre sur le plateau de **Crocodile Dundee II** qui est en tournage depuis fin août. C'est John Cornell qui met en scène Paul Hogan dont il vaut mieux oublier le **Paul Hogan Show** diffusé récemment sur FR3 et qui a failli nous faire regretter Benny Hill. Heureusement, il nous reste quand même Collaro et Bouvard...

• **Triangle Invasion** est le titre de la première co-production entre Troma et Parkit Films. Charles Kaufman vient d'en débuter le tournage à Djakarta, en Indonésie, avec Ronald Hunter dans le rôle principal.

• Si vous souhaitez tourner un film avec à la fois : Stallone, E. Murphy, Robert Redford, Clint Eastwood et Warren Beaty, il vous faudra déjà au départ trouver 37 millions de $ pour payer leurs salaires sur la base de ce qu'ils ont touché sur leurs derniers films (soit 12 + 7 + 6,5 + 5,5).

• Robert de Niro et Ed Harris sont deux vétérans du Viet Nam dans le film de David Jones **Jacknife** qui démarre sous peu.

• Le nouveau film de John Milius se nomme **Farewell to the King** d'après un ouvrage de Pierre Schoenderfer et est interprété par le solide Nick Nolte et James Fox.

• C'est à Toronto que Ken Johnson va réaliser son premier film, **Short Circuit 2,** avec Michaël Mc Kean et Cindi Gibb. Il s'agit bien sûr de la suite au film de John Badham.

• Peter Boyle et James Belushi rejoignent Arnold Schwarzenegger au générique de **Red Heat,** le polar réalisé par Walter Hill pour Carolco.

• John Carradine à plus de 80 ans joue encore les savants fous. A son âge ce n'est vraiment pas raisonnable. La pauvre Bobbie Bresee en fait la triste expérience dans **Evil Spawn** à sa cure de rajeunissement se transforme la nuit en un affreux cauchemar. Voir photo (personnes sensibles s'abstenir !).

• Mauvaise nouvelle pour ceux qui détestent Eddie Murphy, il vient de signer un contrat pour 5 films avec Paramount. Pour les autres, il y a lieu d'espérer un **Flic de Beverly Hills N°3** pas encore annoncé. Le premier projet s'intitule **Quest,** et c'est une comédie qui pourrait être réalisée par John Landis.

• Il n'y a pas de fumée sans feu; le retour de Burt Reynolds a l'air de se confirmer après **Banco** et **Malone**. Son prochain film sera **Smoke** avec Theresa Russell et Ned Beatty, la réalisation repose dans les mains expertes de Michaël Crichton.

• Une fois de plus, le maquilleur Rick Baker fait le singe. Cette fois il reprend du service sur le film de Michaël Apted **Gorillas in the Mist** avec Sigourney Weaver, Bryan Brown et Julie Harris. Gare aux gorilles...

• Il n'y a que les Italiens pour nous annoncer un titre pareil : **The Mystery of the Sandwich Killer**, réalisé par Giancarlo Soldi avec Daniele Formica. Le seul tueur qui laisse des miettes sur son passage.

• La télévision britannique n'était déjà pas réputée pour être la plus permissive, et voilà qu'elle resserre encore un cran au niveau de la censure. Suite au massacre perpétré en août dernier par le tueur fou d'Hungerford, elle met à l'index les films violents. Ont été ainsi supprimés des programmes : **Firefox** et **Tightrope** avec C. Eastwood, **Battletruck/Le camion de la mort** (?), **The Shining**... Michaël Winner, le réalisateur, qui s'occupe de la commission de censure, a tenté de calmer les esprits en déclarant que : « Les média ont supposé que le tueur avait été influencé par le cinéma et la télévision, au point d'en devenir assassin, sans en apporter une preuve évidente ». Sur le même sujet, Anthony Burgess (auteur de **Orange Mécanique**) a prêché la tolérance à la télévision suisse attirant l'attention sur les dangers de la censure.



Bobbie BRESEE dans EVIL SPAWN. Eh oui, elle a bien changé la malheureuse !

• Le tournage de **Rambo III** annoncé depuis bien longtemps vient enfin de commencer en Israël sous la direction de Russel Mulcahy. Le scénario a été concocté par Stallone lui-même. La sortie américaine est prévue pour mai 1988. Top chrono, le compte à rebours est commencé...

• Pierce Brosnan, qui avait été pressenti pour le rôle de James Bond et avait loupé l'opportunité au profit de Timothy Dalton, devient un Robin des Bois moderne dans **Taffin**. Il s'agit d'un film d'action dont le tournage vient de débuter en Irlande avec aux commandes Francis Megahy. Le dénommé Taffin est recruté par les citoyens d'une petite ville qui redoutent la construction d'une usine chimique sur leur territoire, afin d'y mettre bon ordre.

• Je parie que vous vous demandiez ce que devenait notre cher Terence Hill ! Eh bien, soyez rassurés, il tourne sous la houlette de Enzo Barboni un nouveau film d'action, **Renegade**, où il côtoie Ross Hill et Robert Vaughn. On peut espérer qu'une fois de plus il nous épate, oui, mais des...

Jack TEWKSBURY



LES INCORRUPTIBLES

Phantom of the Paradise, Carrie, Sœurs de Sang, Pulsions, Furie, Blow Out, Scarface, Body Double... Un film de Brian de Palma est toujours matière à controverses. Violent, trop violent, mise en scène à l'esbroufe, lyrisme incongru... Des défauts qui font du très grand cinéma.

Fort de son éclatant succès aux Etats-Unis, **Les Incorruptibles** arrivent enfin sur les écrans français tout auréolé des lauriers d'une série télévisée mythique. Mais le petit écran ne saurait soutenir une quelconque comparaison avec une importante production bénéficiant d'un budget de vingt-cinq millions de dollars. Une production qui se paie le luxe de reconstituer plusieurs quartiers du Chicago de 1931 dans le moindre détail avec des dizaines de tacots. Un vrai régal pour les yeux. Le soin maniaque apporté aux décors, aux costumes n'est pas complaisamment étalé, seulement présent au second plan. Sorti des histoires de psychopathes, Brian de Palma s'est plu à aligner un nombre impensable de morceaux d'anthologie. Dès le générique, sur une partition très « spaghetti western » de Ennio Morricone, l'auteur de **Scarface** expose le meilleur de lui-même. En une série de plans très travaillés, savants sans être tarasbiscotés, il trouve le ton adéquat, celui des vieux films de gangsters bien manichéens où de valeureux flics entreprenaient de lutter contre le mal. Dans **Les Incorruptibles**, les jeux sont déjà faits : les bons sont prêts au sacrifice de leur vie pour dégommer une ordure insolente drapée dans des manteaux de cachemire. Sans surprise, le film se clôt sur la victoire de la justice. Et une petite note ironique quant à la nécessité de la Prohibition. Bâti comme un western, entrecoupé de réglements de comptes d'une violence explosive, **Les Incorruptibles** restera pour beaucoup une accumulations de morceaux de bravoure : la charge de la Police Montée Canadienne, l'intrusion de Frank Nitti dans les locaux de la Police et ce pour liquider un témoin gênant, l'explosion d'une sacoche piégée tenue par une petite fille, le guet-apens dans la gare, la confrontation Ness-Nitti sur le toit du palais de Justice... Mais il faut aussi vanter la qualité des dialogues, un rythme déterminé à la seconde près. Et surtout la véracité des personnages, vivant, vibrant, mourant pour la bonne cause.



Tous pour un et un pour tous

La Prohibition bat son plein ; la pègre s'enrichit considérablement et arrose plus que généreusement le conseil municipal de Chicago. C'est une ville totalement corrompue qu'Eliot Ness découvre, une cité où l'on trafique l'alcool tranquillement sous le nez d'une police complaisante. Ness, respectueux de la loi, déclare la guerre à Al Capone, évidemment selon les règles du Code Civil. Voilà bien ce qui chiffonne ce vieux renard de Jimmy Malone, flic irlandais battant toujours le pavé après trente ans de carrière. Malone est partisan de la méthode forte : provoquer les gangsters, les descendre sans sommation. Au départ, Eliot Ness rechigne à utiliser la violence. Mais il sera contraint de sortir les flingues. « Eliot Ness n'était pas Superman. C'était un homme pondéré, animé d'un grand courage, un père tranquille doté d'un sens moral aigu ». Pistolero fougueux dans **Silverado**, Kevin Costner a l'étoffe des stars. Même si sa présence demeure quelque peu fade face à la stature impressionnante de Robert de Niro, il parvient à faire oublier l'acteur qui personnifia Eliot Ness à la télévision, le très sévère Robert Stack. Ridiculisé par la presse au début des hostilités, Ness ne serait jamais









Trois plans de la fameuse scène des escaliers de la gare. Référence non moins fameuse au CUIRASSE POTEMKINE.





entré dans la légende (du moins dans celle de Brian de Palma) sans l'aide de Jimmy Malone, flic intègre, qui doit un avancement rachitique à une honnêteté inconditionnelle. Malone éduque Ness, lui apprend les ficelles du métier, lui apprend à ne faire confiance à personne, y compris aux flics. C'est Sean Connery qui prête son expérience au personne de Malone avec force sarcasmes, une certaine ironie dans le regard, de la dureté aussi. C'est toujours Malone qui pousse Ness à recruter ses incorruptibles, des hommes triés sur le volet, honnêtes, ce qui n'est pas une évidence au sein de la police de Chicago. Le premier sort d'une salle de gymnastique. George Stone (de son vrai nom Giuseppe Petri) est un tireur d'élite. Sa véritable nationalité, Malone la perçoit immédiatement. Il traite Stone de « rital », lequel réagit violemment. « Il me plaît » conclut le flic irlandais, « moi aussi » confirme Ness. Bon pour le service. Le quatrième larron de la bande ne paie pas de mine. Il est de petite taille, porte lunettes et semble destiné à moisir entre les pages des livres de comptes épluchés par le Ministère de la Justice. Oscar Wallace (Charles Martin Smith, acteur dans **Starman** et réalisateur de **Trick or Treat**) squatte le bureau de Ness, y entre un beau jour, à l'instant même où Jimmy Malone songeait à un dernier acolyte. Wallace se retrouve brusquement un fusil à pompe entre les mains et, quelques minutes après, en pleine rmffle. Parallèlement aux coups de feu, il passe au peigne fin la comptabilité de Capone, découvre enfin un moyen sûr de le coffrer. Pour fraude fiscale. Millionnaire, le roi de la pègre n'a pas déclaré un dollar de revenus depuis des années !

Le génie du mal

Succédant à Neville Brand, Ben Gazzara, Jason Robards et Rod Steiger dans le rôle de Al Capone, Robert de Niro verse dans le folklorique, le pittoresque et les tics, contrastant avec la rigidité d'un Eliot Ness. Malfrat d'élite, véritable homme d'affaire avisé, Al Capone se vautre dans le luxe le plus délirant, assiste à un opéra en compagnie du gratin de la ville. Sous des dehors respectables, le monstre surgit parfois. Surtout lors d'une séquence extraordinaire où il finit par éclater la tête d'un de ses lieutenants après avoir vanté les mérites de l'esprit d'équipe. On peut reprocher à Robert de Niro d'en faire des tonnes, de trop grimacer, alors que le vrai Capone arborait, quant à lui, un visage calme, ne trahissant nul sentiment. Mais Capone via De Niro ne cherche nullement à calquer la réalité. L'acteur a apporté une grande ressemblance physique avec le gangster et l'a réinventé de l'intérieur, ce qui lui permet d'être libre de son interprétation. De faire de Capone un méchant vraiment cinématographique, teigneux, sans scrupules, assassin méprisant et mégalomane. A ses côtés, un homme de main particulièrement efficace, Frank Nitti (Billy Drago, l'albinos de **Vamp**), tueur tout de blanc vêtu. Elégant, sans cesse un rictus au coin des lèvres, Nitti restera dans les mémoires comme l'un des sadiques les plus onctueux de l'écran.

Marc TOULLEC

Entretien avec

BRIAN DE PALMA

et ART LINSON (producteur)

Brian de Palma a la réputation de parler peu. Surtout aux journalistes. Venu présenter son film au Festival du Film Américain de Deauville, il ne s'est pas répandu en propos futiles. Il dit ce qu'il faut, pas plus, pas moins. L'essentiel. Secondé par Art Linson et une caméra qui lui permit de filmer ses interlocuteurs avant la conférence de presse, puis le public une fois sur scène.

I. : L'idée de transposer au grand écran une série télévisée est de vous ?

B.P. : Je n'avais jamais vu la série télévisée jusqu'au jour où Art Linson m'envoya une cassette. Je n'ai nullement voulu imiter le feuilleton : **Les Incorruptibles** est un western stylisé avec des bons et des méchants.

I. : D'après certaines sources, le scénario aurait subi quelques changements avant d'atteindre son stade définitif.

B.P. : Nous avons travaillé sur les quatre personnages des Incorruptibles ; on les a redéfinis. Nous avons naturalisé l'un d'eux italien. Nous avons différé les scènes d'action de façon à ce qu'elles arrivent exactement au bon moment dans l'évolution du scénario. Nous avons également rajouté pas mal de dialogues à Al Capone.

I. : D'habitude, vous citez Hitchcock. Dans ***Les Incorruptibles****, vous vous référez au* ***Cuirassé Potemkine*** *dans la séquence avec le landau descendant les escaliers. Cette scène a été écrite au dernier moment ?*

B.P. : Oui. Pendant toute la durée du tournage, nous avons accumulé les scènes d'action. Mais à cause de certaines limitations (temps, argent), nous avons fini par aboutir à l'idée de cette confrontation finale sur l'escalier de la gare. A l'origine, j'ai envisagé de tourner une scène dans laquelle les gangsters tiraillent sur Eliot Ness sortant d'un hôpital où sa femme venait d'avoir un bébé. Le concept du landau sur les marches vient de là. Evidemment, par la suite, on s'est inspiré de Eisenstein avec la poussette dévalant les escaliers sous la ligne de feu de forces opposées.



Brian de Palma et Robert de Niro (tournage).

A.L. : A propos de la sortie de la maternité, j'ai demandé à Brian : « Veux-tu réellement mettre ce passage-là ? ». On n'avait plus d'argent, on ne pouvait plus tourner la scène dans un train... « Qu'est-ce qu'on va faire ? » J'ai dit à Brian : « Tout ce que tu as, c'est un escalier ». Si on ne s'était pas trouvé en bout de budget sans un rond, il n'y aurait pas eu cette séquence. Au départ, on devait faire une scène avec des trains, du matériel. Par manque de moyens, on s'est tenu à quelques marches, à un landau. C'est une idée de Brian : il est très inventif.

I. : Pensez-vous que Al Capone était aussi séduisant que Robert de Niro dans votre film ?

B.P. : Oui, je le pense. Il avait beaucoup d'esprit, de charme. Il assistait à des matchs de base-ball en compagnie du maire de Chicago. En fait, Al Capone est assez différent de son image habituelle ; il ne battait pas les gens dans les arrières salles. Il était un personnage public, il avait une bonne image publique...

I. : Dans ***Les Incorruptibles****, la presse de l'époque fait la part belle à Al Capone.*

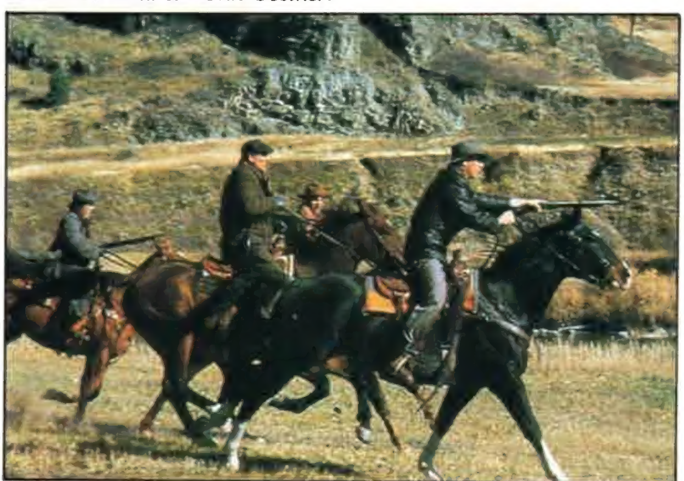
B.P. : Je pense que tous les journalistes sont davantage attirés par les méchants que par les bons.

A.L. : C'est parfaitement vrai que la presse de Chicago, et même la presse mondiale, étaient beaucoup plus intéressées par Al Capone qui s'avérait être un personnage fascinant. Eliot Ness n'intéressait personne.

B.P. : Au début du film, des journalistes demandent à Capone s'il est concerné par ces gens qui se font tuer dans des guerres



Brian de Palma et Kevin Costner.



Des changements de décors impressionnants...





de gangs à propos de contrebande d'alcool. Il leur répond : « la violence, c'est mauvais pour les affaires ». Cela ramène aux hommes politiques. Si vous leur demandez si c'est par leur faute que des bombes sont posés, ils ne vous répondront pas « oui ».

I. : Comment se passe le travail avec Robert de Niro ?

B.P. : Je lui ai d'abord expédié le scénario de David Mamet. Il a bien réagi.

A.L. : Et aussi au fait que c'est Brian qui devait le diriger !

B.P. : A la minute où Robert s'est intéressé au rôle, on a commencé à en parler. On lui a obtenu beaucoup de photos de Al Capone, du Chicago de l'époque. Je lui ai envoyé tous les journaux qui parlaient du sujet, tous les livres. Ainsi, il a pu voir à quoi ressemblait vraiment Capone, de quelle façon il bougeait. Son physique : il avait le nez un peu écrasé, il portait une cicatrice... Ensuite, Robert a rassemblé les véritables vêtements de Capone ; il mangeait comme lui pour lui ressembler. Il a pris environ quinze kilos.

I. : C'est Bob Hopkins qui devait interpréter Al Capone à l'origine ?

A.L. : Oui. Les négociations avec Robert de Niro ont d'abord commencé mais cela a duré des mois. Mais nous avions tous des plans de travail différents ; on n'arrivait pas à s'accorder sur les dates. Arrivé presque à la veille du tournage, il nous fallait un Al Capone. Nous avons engagé Bob Hopkins. Là-dessus, Robert de Niro est parvenu à se libérer. Nous avons relancé les négociations et finalement pris. Hopkins est anglais et nous pensions qu'il était préférable d'avoir un acteur américain.

I. : On a parfois l'impression que votre préférence va à Al Capone au détriment de Eliot Ness...

B.P. : Je ne crois pas que ma préférence va vraiment à Al Capone. Toutes les émotions que procurent le film, c'est chez Eliot Ness qu'on les trouve !

I. : Pour encore mieux rentrer dans la peau d'Al Capone, Robert de Niro portait, dit-on, des sous-vêtements de soie. Ce n'est pas aller un peu loin ?

A.L. :Robert de Niro a un souci du détail poussé à l'extrême. Pour n'importe quel acteur qui aurait demandé des sous-vêtements pareils, on lui aurait répondu que cela coûtait trop cher mais, dans ce cas précis, cela valait le coup. Il y a très peu d'acteurs prêts à prendre quinze à trente kilos pour notre film ou **Raging Bull.** Porter un poids pareil change la manière de se déplacer, de bouger, la façon dont le corps s'exprime. Environ une semaine avant le tournage, Brian m'a présenté Robert. Nous nous sommes vus dans une chambre d'hôtel à Chicago pendant environ une heure. Puis, j'ai téléphoné à Brian : « C'est horrible : ce type va jouer Al Capone ! ». Il était maigre, très calme, un peu comme un peintre. Je me suis dit : « Après tout ça, on vient de se débarrasser de Bob Hopkins qui avait vraiment la tête d'Al Capone, on est vraiment maudit ! ». Robert est revenu huit semaines plus tard sans la queue de cheval qu'il avait alors. Ses cheveux étaient coupés court, il avait pris quinze kilos ce qui lui donnait un cou massif. Sa personnalité était différente : nous tenions vraiment Al Capone.

*I. : Vous aviez déjà dirigé Robert de Niro en 1964 dans **The Wedding Party**, puis en 1970 dans **Hi, Mom**. Comment l'acteur a-t-il évolué ?*

B.P. : Il n'a pas vraiment changé comme comédien. Evidemment, Robert a acquis beaucoup d'expérience et de technique mais le talent qu'il avait en 1964 n'a pas changé. Ma façon de le diriger en tant que metteur en scène a aussi évolué. Une fois, lors d'une interview , un journaliste a demandé à Robert : « Quelle est la qualité principale de Brian de Palma ?. »« Il est très convivial, il rit à ce que je fais, c'est réciproque. Il propose des idées; je lui rétorque par des suggestions en faveur de la modulation de son jeu... ».

I. : Justement à propos de Robert de Niro, ne trouvez-vous pas que sa présence est un peu encombrante ? La promotion du film cite plus volontiers Al Capone qu'Eliot Ness...

B.P. : C'est absurde. On parle davantage de Robert De Niro simplement parce qu'il est plus célèbre que Kevin Costner. Mais Costner est toujours au premier plan. Il est en train d'émerger en tant que star; bientôt vous ne ressentirez plus cela.

I. : La reconstitution d'époque laisse penser que les recherches historiques ont été importantes...

A.L. : Au début, le scénariste, David Mamet, s'est livré à un travail de recherche sur la vie de Al Capone. Il a naturellement lu les livres d'Eliot Ness. Ensuite, il a pris la décision d'écrire le script comme un vieux western, un western classique avec quatre héros totalement improbables essayant de nettoyer une ville où règne la corruption.

I. : Votre film s'éloigne du réalisme pour donner dans le stylisé...

B.P. : **Les Incorruptibles** dépasse le cap de la réalité. Il met en scène des personnages mythologiques de l'histoire américaine. Pourquoi Al Capone alors que celui-ci n'a été célèbre que peu de temps ? Parce que c'est un mythe !

A.L. : Quant on touche à Al Capone, c'est un peu comme si on touchait à Jesse James. On est contraint de le prendre en tant qu'élément mythique.

I. : Ce parti-pris de stylisation est votre marque, votre signature...

B.P. : En général, quand je fais un film, d'une manière ou d'une autre, il devient une œuvre stylisée. Mais je neme dis pas : « Celui-là, il va être plus stylisé que le précédent ou que les autres. ».

A.L. : C'est pour cette raison que l'on donne des films à Brian !

B.P. : Si l'on veut des films plus réalistes, on les confie à Sidney Lumet !

I. : Pourquoi cette scène à la frontière canadienne ? Elle est tournée comme un western...

B.P. : Quand on est confronté à un espace horizontal et qu'il faut y faire bouger des personnages rapidement, on songe tout de suite à des chevaux, à une chevauchée. La scène a été dictée par cet espace très large. De plus, la Police Montée Canadienne était déjà à cheval. Je voulais que ce passage soit très ouvert, très large de manière à contraster avec Chicago, par contre très vertical.

I. : Pensez-vous que le ralenti était vraiment nécessaire dans la scène de la gare ? Il a souvent été utilisé dans les séquences de carnage...

B.P. : Je me sers du ralenti de façon à diluer la perception du temps pour que le spectateur puisse réagir à ce qui arrive aux personnages. Cela aiguise la perception de voir ainsi des impactt de balles, des vitres exploser.

I. : Que pensez-vous de la violence au cinéma ?

B.P. : Cela fait vingt ans que j'entends cette question. C'est très facile, très aisé pour la presse d'établir une relation entre la violence à l'écran et la violence dans les rues. Personnellement, je n'ai jamais eu l'impression que la violence à l'écran faisait la promotion de la brutalité dans la vie de tous les jours. Pour moi, c'est plutôt une expérience enthousiasmante, un peu comme voir un match de football, un

combat de boxe. Mes films n'encouragent pas à sortir pour donner un coup de poing à quelqu'un. Dénoncer la violence au cinéma est, pour les journalistes, une manière de trouver rapidement un sujet, en prenant des scènes violentes pour expliquer que c'est ce qui fait la violence urbaine.

I. : Lorsque vous tournez une scène d'action, ne vous laissez-vous pas entraîner par votre goût pour la violence ?

B.P. : Non. Je pense que je me sers de ce qui est approprié à la séquence et au scénario. Certains critiques ont toujours trouvé cela excessif mais ils devraient visionner d'autres films que les miens !

I. : Il y a dans vos films, une perpétuelle surenchère dans la violence...

B.P : (rires). Je suis déjà mort plusieurs fois et, m'étant relevé de ces morts que j'adore, je peux être heureux et vivant maintenant. Et mort demain.

I. : Il est curieux que vos films fonctionnent souvent mieux en Europe qu'aux Etats-Unis.

B.P. : C'est toujours quelque chose de très étrange pour moi. Même si c'est un succès en Europe comme **Phantom of the Paradise**, on ne se remet jamais complètement de la réaction américaine.

I. : N'aimeriez-vous pas traiter des sujets qui sortent un peu du domaine d'Hitchcock ?

B.P. : Je suis très curieux de nature et je m'intéresse à toute sorte de sujets, de matériel. Quant je lis un scénario qui a vraiment été très bien écrit, cela encourage ma curiosité envers l'époque, les personnages. Je m'implique alors dans le projet en question. Le tout est de savoir si votre intérêt va se maintenir suffisamment longtemps pour que le film se fasse, quelle émotion cinématographique cela stimule en vous. C'est quelque chose qui se détermine sur une longue période de temps.

*I. : **Phantom of the Paradise** est un remake, **Scarface** aussi. **Les Incorruptibles** part d'une série télévisée. Ce n'est pas jouer la sécurité ?*

B.P. : Vous savez, **Phantom of the Paradise** a très bien marché en France, ce qui n'est pas le cas de tous les pays. Les gens qui aiment les films d'horreur ont détesté, les amateurs de rock aussi ! Il me semble que **Scarface** bénéficiait d'un scénario très original. Je me demande combien des personnes qui sont allées voir mon **Scarface** savaient simplement qu'il existait un **Scarface** original datant de 1931 ? Quant à ceux, du même âge, qui l'ont vu... En ce qui concerne **Les Incorruptibles**, les gens de Paramount se sont aperçus que les moins de 25 ans n'avaient jamais entendu parler des **Incorruptibles**, d'Eliot Ness... Heureusement, nous avions déjà commencé à tourner !

*I. : Partant d'un script original, **Body Double** fourmille d'allusions à Hitchcock.*

B.P. : Dès que vous touchez au film à suspense, toutes les grandes idées viennent de chez Hitchcock, obligatoirement. Non seulement vous apprenez quelque chose en utilisant la grammaire qu'il a créée, mais vous pouvez apporter votre propre manière de vous exprimer. C'est en fait normal de me comparer à lui.

Propos recueillis par Alain CHARLOT et mis en forme par Marc TOULLEC.



The Intouchables *USA 1987. Prod. : Art Linson/Paramount. Réal. : Brian de Palma. Scén. : David Mamet. Dir. Phot. : Stephen H. Burum. Mus. : Ennio Morricone. Mont. : Jerry Greenberg. Dir. Art. : Patrizia Von Brandenstein. Int. : Kevin Costner (Eliot Ness), Sean Connery (Jimmy Malone), Charles Martin Smith (Oscar Wallace), Andy Garcia (George Stone), Robert de Niro (Al Capone), Richard Bradford (Mike), Jack Kehoe (Payne), Billy Drago (Frank Nitti)... Dur. : 1 h 59. Dist. : U.I.P. Sortie prévue le 21 octobre 1987.*

Stanley Kubrick

FULL METAL JACKET



Le Vietnam vu par Stanley Kubrick n'est pas celui de Platoon. Nul message, nulle volonté politique, Full Metal Jacket est le film de toutes les guerres. Horrible et fascinant. Un évènement.

Que l'on aime ou que l'on déteste Stanley Kubrick, ses films sont toujours des événements. Sept ans sont passés depuis **Shining**, le gotha du film d'horreur, sept années qui ont servi à Kubrick à préparer sa propre vision du Vietnam, et ce dans le plus grand secret. Evidemment, les spéculations allaient bon train, d'autant que la presse était interdite de séjour sur le plateau. Seule brèche dans ce mur de silence : Kubrick tourne son film en Angleterre. Point à la ligne. Succédant au tournage, le montage nécessita à peu près une année complète ; le perfectionnisme de Kubrick ne connaît aucune limite. Devant être présenté au Festival de Venise, **Full Metal Jacket** brilla en fait par son absence. Pourquoi ? Simplement parce qu'un assistant de Kubrick trouva les conditions de projection précaires pour une œuvre demandant l'exceptionnel y compris dans la cabine de l'opérateur. Maître d'œuvre total du film, Kubrick intervient sur tout, des premières lignes du scénario aux pavés de presse. Les salles où est programmé **Full Metal Jacket** sont triées sur le volet, pas d'à peu près. Rien n'est laissé au hasard, les journalistes en savent quelque chose. Toutes les photos destinées à la publication reçoivent la bénédiction du cinéaste et ses interviews sont limités au strict minimum, c'est-à-dire une seule accordée à un critique déjà auteur d'un livre sur lui. Et il paraîtrait que le journaliste en question aurait soumis l'épreuve de son entretien à Kubrick pour un ultime feu vert !

Ecrit par Kubrick, Michael Herr et Gustav Hasford d'après un roman de ce dernier « The Short Timers » (« Le Merdier » chez nous), **Full Metal Jacket** se divise en deux parties bien distinctes. La première décrit l'entraînement des Marines ; la seconde le champ de bataille, les horreurs de la guerre. Le tout est vu, conté par le soldat Jocker (Matthew Modine, héros de **Birdy**). **Full Metal Jacket** débute par une séquence montage d'une bande de nouvelles recrues se faisant raser la tête sur fond musical country (« Hello Vietnam » de Tom Hill). Une scène pour sourire, premier pas de l'individualisme vers la masse homogène, masse de tueurs et de chair à canon.

Nous sommes maintenant au camp d'entraînement de Parris Island en Caroline du Nord. Immédiatement, apparaît le



















crieur de service : le sergent Hartman (Lee Hermey, véritable ancien du Vietnam et conseiller de Coppola sur **Apocalypse Now**). Sa mission consiste à transformer les jeunes bidasses en machines à tuer. L'entraînement à proprement parler débute très vite. Un entraînement cruel, absurde, déshumanisant. Les soldats courent, grimpent, rampent, sautent, tombent, se ramassent, retombent, le tout en chantant leur hymne de guerre, acceptant les insultes les plus épaisses. « Tu es si laid qu'on pourrait te prendre pour une peinture de Picasso » crache Hartman au visage d'un bleu. Le camp de Parris Island n'est pas seulement l'école de la discipline mais aussi et surtout celle de l'obéissance aveugle. Le diplôme de fin de cours : un lavage de cerveau complet.

Non seulement les gamins doivent dormir le fusil à leurs côtés mais de plus ils sont contraints de baptiser leur arme d'un nom de femme. La mort et le sexe se mêlent étroitement. Tuer devient un orgasme, une jouissance ; cette philosophie parcourt le film dans son entier. Les Marines sont là pour s'entraîner, pour encaisser. Ils sont trop crevés pour parler, communiquer, ou simplement avoir des rapports humains. La solitude les entoure, les envahit et les dévore peu à peu. Le soldat Gomer Pyle (Vincent O'Onofrio) canalise progressivement la haine ambiante. Au début, Kubrick le montre en garçon niais, au cœur aussi gros que son corps est épais. Il suit avec difficulté les tests physiques, ne peut rien faire de bon malgré des efforts insensés et une bonne volonté évidente. Pyle est dès le départ la tête de turc du Sergent Hartman, lequel se fait un plaisir de l'humilier devant tous. Chacun a ses limites ; Pyle sera le premier qui passera du stade « humain » à celui de tueur, un tueur avec dans l'œil cette petite lumière que les Marines vénèrent et qui prouve que la recrue est bonne à envoyer au champ d'honneur. Après tant de froideur et d'acceptation, Gomer Pyle apporte à cette première partie de **Full Metal Jacket** une conclusion dramatique puissante.

Ensuite, les Marines sont expédiés au Vietnam. Cette seconde partie commence dans les rues de Hue où Joker et Rafterman sont abordés par une prostituée. Accompagnement musical : la chanson de Nancy Sinatra « These Boots are made for walking » (« ces bottes sont faites pour marcher »).

Puis, Kubrick dévie vers les bureaux de presse de l'armée, lieu où l'autorité dicte ses propres informations sur la guerre, sa version des faits. La vie est facile mais Joker et Rafterman reçoivent ordre de gagner le front en tant que reporters. Le platoon (le peloton) est sous le commandement de Cow-boy (Arliss Howard), une des recrues de Parris Island. A cet instant, Kubrick plonge dans la réalité d'une guerre, dans sa froideur, dans le sang. Il ne cherche nullement à faire aimer ou comprendre ses personnages. Son but : déterminer crûment à quoi mène la stupidité de l'esprit militaire, la guerre c'est de la « merdre ».

Dans **Full Metal Jacket** pas de jungle luxuriante mais des ruines, des grabats, de la fumée noire, des corps démembrés. Pour les décors, le cinéaste a choisi la petite ville de Beckon situé dans les faubourgs de l'Est de Londres, une localité qui garde encore les traces des bombardements de la Seconde Guerre Mondiale.

Jamais dans **Full Metal Jacket** on ne voit l'ennemi ; cependant, il est partout. Un fantôme omniprésent, dissimulé à chaque coin de rue.

Devant la mort, les soldats réagissent pour eux-mêmes, pour sauver leur peau. On vit dans un autre monde, illogique, irréel à force de réalisme. A ce titre, le final est impressionnant. Pas d'effets spéciaux à grand spectacle, de musique mélodramatique. Simplement la brutalité, l'horreur. Effrayant.

Pour Kubrick, l'absurdité des Marines et de la guerre est indiscutable. Il ne montre aucune compassion, aucune chaleur, aucune noblesse de sentiments envers ses protagonistes.

Le soldat Joker est, tout au long du film, corrompu par la mentalité de l'armée. Il accepte tout passivement, sans une question, même la mort de ses compagnons. Une unique priorité : NE PAS ETRE TUE.

Oeuvre puissante bénéficiant d'une technique cinématographique exceptionnelle, **Full Metal Jacket** ne laisse de surcroît nulle possibilité de récupération politique ou psychologique.

Michel VOLETTI



Stanley Kubrick braque son arme favorite.

Full Metal Jacket. *USA. 1986/87. Prod. : Stanley Kubrick. Co-prod. : Philip Hobbs. Réal. : Stanley Kubrick. Scén. : Stanley Kubrick, Michaël Herr, Gustav Hasford d'après son roman. Dir. Phot. : Douglas Milsome. Mus. : Abigail Mead. Mont. : Martin Hunter. Int. : Matthew Modine, Adam Baldwin, Vincent d'Onofrio, Lee Ermey, Dorian Harewood, Arliss Howard, Kevyn Major Howard, Ed O'Ross... Dur. : 1 h 56. Dist. : Warner-Columbia. Sortie prévue le 21 octobre 1987.*



LE FACE A FACE

Jamais trois sans quatre. Et pourquoi pas cinq ? Après tout, Superman n'est pas encore menacé par la limite d'âge. Il finit l'aventure en adressant un clin d'œil aux spectateurs. Alors ?

Superman IV n'est pas un film fauché. Dès le générique, la Cannon met le paquet. Thème musical de John Williams, les noms du générique défilent dans l'espace avec, dans le fond, une vue de la Terre. L'écran large et la dolby aidant, tout ceci fait mouche. Frappe d'autant plus dans le mille que ce **Superman IV** revient au relatif sérieux du tome 1 de Richard Donner. Exit l'ironie, voire le cynisme de Richard Lester.

Clark Kent est toujours « le plus vieux boy-scout de la création » dixit Loïs Lane. Un journaliste maladroit, portant lunettes, toujours en retard et pour qui traverser une rue encombrée nécessite une bonne dose de courage. De plus, quand il lui faut jouer au base-ball et manipuler une batte, la catastrophe pointe. Enfin, Kent sera éternellement le grand dadais un peu gauche de la légende. Un dadais certes mais plein de principes. Comme celui, par exemple, de faire du bon journalisme sans tomber dans les facilités. Ou le sensationnel exigé par le nouveau propriétaire du Daily Planet, la gazette intègre de Métropolis. « Le monde est au bord du gouffre » titre un des torchons de David Warfield, ce qui est anticiper sur les événements ou carrément les falsifier. Sous ce slogan alarmiste, la photo d'une pin-up en déshabillé allusif. Warfield voudrait faire du Daily Planet un canard qui se vend, c'est-à-dire un journal qui publie des ragots, de la fesse. Mobilisation immédiate au sein de l'ancienne équipe. Pendant ce temps, Lex Luthor casse du caillou dans un bagne en sifflotant du Mozart, ce qui irrite profondément ses compagnons de labeur. Il lui arrive aussi d'entretenir un joli parterre de fleurs en plein milieu d'une carrière. Se pointe son neveu Lenny, un adolescent insupportable, qui lui rend la liberté après avoir piégé les gardiens dans un bolide à



Quand les travailleurs émigrés s'occupent des ordures, ça fait mal... Merci Superman !











gadgets. Luthor reprend rapidement les armes ; Superman doit disparaitre. Une aubaine pour ce génie du crime un des cheveux du super héros est exposé au Musée. Luthor le vole et, d'après une alchimie savante, fabrique une créature foncièrement stupide que Superman n'au aucun mal à corriger. La seconde création de Luthor est plus redoutable, un Homme Nucléaire sachant voler, expédier des rayons foudroyants à distance. Un péril pour la planète entière. Evidemment, **Superman IV** se clôture sur l'affrontement Superman-Homme Nucléaire. Combat très spectaculaire dans une des rues de Métropolis avec gerbes de flammes, vitrines volant en éclats, flics propulsés en arrière, passants soulevés dans les airs... Beau morceau de bravoure. Le combat, via un intermède durant lequel l'Homme Nucléaire roupille dans un ascenseur, se déroule sur la Lune, terrain idéal pour un match qui consiste surtout à enfoncer l'adversaire dans le sol tel un piquet. Tout finit bien, Superman peut redresser le drapeau américain mis à terre, expédier son double maléfique dans le foyer d'une centrale atomique, récupérer Lex Luthor pour lui mettre la pioche entre les mains et envoyer son neveu dans une institution religieuse, histoire de lui réapprendre les notions du bien et du mal...

Humour bon-enfant, grand spectacle, quelques trouvailles de bon cru (le filet bondé de missiles nucléaires balancé vers le soleil, la muraille de Chine partant en menus morceaux, l'éclipse provoquée...), effets-spéciaux dans la très bonne moyenne (à part quelques plans usant de transparences malheureuses, les fils tenant Reeve et consorts sont réellement invisibles)... **Superman IV**, malgré la réputation fâcheuse qui le précède, tient ses promesses. Sans prétention et distrayant, ce qui est le B.A.-BA de ce type même de cinéma. On aime.

Betty CHAPPE



Superman IV, The Quest for Peace, *U.S.A. 1986/87. Prod. : Cannon. Réal. : Sidney J. Furie. Scén. : Lawrence Konner, Mark Rosenthal, Christopher Reeve, d'après les personnages de DC Comics. Dir. Photo : Ernest Day. Mus. : Alexander Courage d'après le thème de John Williams. SPFX : Harrison Ellenshaw. Modèles réduits : Richard Conway. Scènes de vol : David Lane. Maquillage : Stuart Freeborn. Int. : Christopher Reeve (Superman/Clark Kent), Gene Hackman (Lex Luthor), Jackie Cooper (Perrie White), Marc Mc Clure (Jimmy Olsen), John Cryer (Lenny), Sam Wanamaker (David Warfield), Mark Pilkow (Lucy Warfield)... 90 mn. Distr. : Cannon France. Sortie le 28 octobre 1987.*

Entretien avec

CHRISTOPHER REEVE



Tournage : Une super-pause pour Superman...









I. : Pourquoi ce retour dans le collant bleu et rouge de Superman ?
C.R. : Il me semblait évident que Superman, dans ce nouvel épisode, ne pouvait pas se contenter de stopper un hélicoptère ou d'aller chercher un chat dans un arbre. Il fallait revenir au divertissement à grande échelle, tout miser sur le grand spectacle comme c'était le cas pour le numéro 1 de la série. Voilà la principale raison de mon retour dans la peau de Superman.

I. : En tant que professionnel, vous êtes toujours très concerné par ce que vous faites...
C.R. : L'objectif, pour moi, est de concentrer tous mes efforts sur l'instant présent. Je travaille avec acharnement. Dans **Superman IV**, il y avait un tonus supplémentaire : je savais, du moins j'espérais, que ce **Superman** serait *mon* **Superman,** celui qui agit selon les motivations que je pense être celles du personnage.

I. : L'idée de départ vous appartient ?
C.R. : Oui. Lawrence Konner, Mike Rosenthal et moi avons imaginé l'intrigue en commun mais l'idée de départ reste mienne : Superman acceptant la requête d'un enfant. C'est à dire d'intervenir en faveur de la paix mondiale et de discourir aux Nations-Unies. J'ai aussi amené l'idée de Lex Luthor créant un homme nucléaire obligeant Superman à lui livrer bataille autour de la Terre, puis sur la Lune. Mais Konner et Rosenthal eurent la tâche ardue de remplir les pages blanches partant de mes concepts, du synopsis de base pour en faire un scénario solide.

I. : Quels sont vos rapports avec Margot Kidder (Loïs Lane) ?
C.R. : Margot et moi avons des relations frère/sœur. Nous sommes très amis. En fait dans **Superman IV** son rôle n'était au début que très peu important, mais nous avons continué à écrire de nouvelles scènes pour elle tant elle était excellente. A l'évidence il fallait de plus privilégier les rapports entre Superman et Loïs Lane, renfoncer, comme dans le premier film, leur histoire d'amour.

I. : Selon vous, quelle est la différence entre Superman et les nouveaux héros style Rambo qui font des ravages au box-office ?
C.R. : La plupart de nos héros modernes ne pensent qu'à tuer un maximum de gens en les faisant exploser littéralement. Les spectateurs veulent du sensationnel à l'écran et du sensationnel violent. Ce type de héros ne pose pas de questions avant de tirer et ne s'en pose encore moins à lui-même avant de passer à l'action. **Superman IV** fonctionne comme un antidote à cela : du grand spectacle certes, mais sans violence ni vulgarité. Superman représente et défend les valeurs des années 30 et 40.

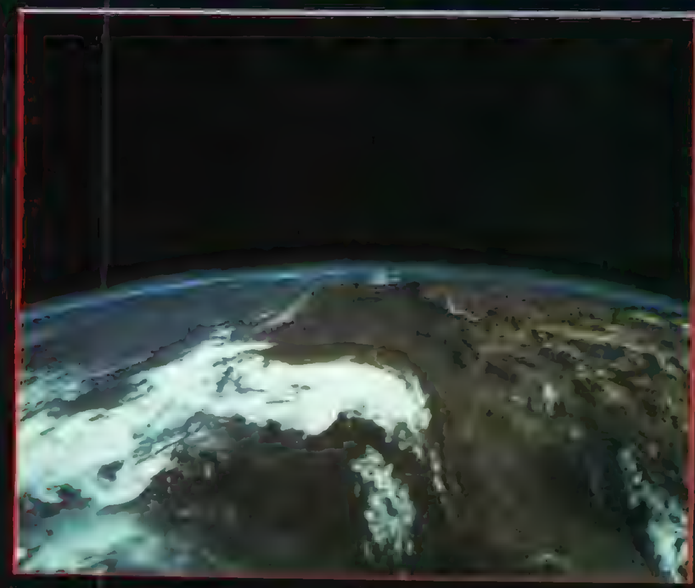
I. : Qu'est-ce qui vous motive dans le personnage, dans sa personnalité ?
C.R. : Il sait ce qu'il vaut, il est consciencieux et nonchalant. Et il ne fait pas tout un plat de ses capacités. Il demeure naturel. A l'inverse de tous ces machos de cinéma, sûrs d'eux, qui tirent dans le tas et parlent peu. Il arrive parfois que Superman dans ce quatrième volet se pose quelques questions afin de savoir ce qu'il va faire ! Il communique de plus avec les femmes ; lui et Loïs Lane sont de très bons amis. Généralement, les héros actuels ne communique pas avec elles, ils les utilisent !

(Propos traduits par **Alain CHARLOT**)

SUPERMAN IV, les effets spéciaux



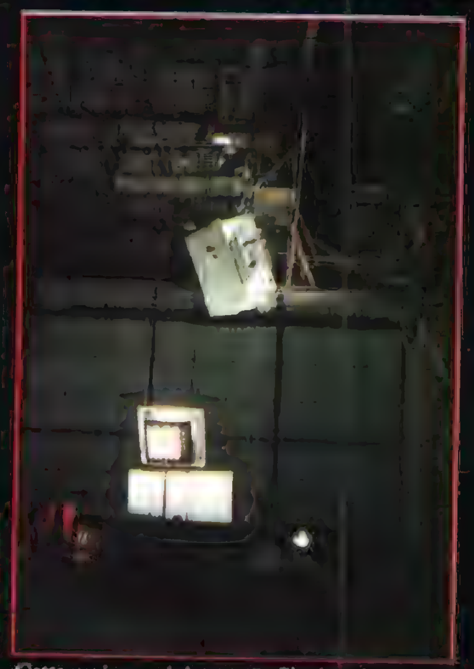
Au centre, Richard Conway met au point un dernier détail de son volcan miniature. En scope et en dolby, le résultat sera saisissant.



Cette vue de la Terre fournie par la NASA sera projetée sur une surface sphérique animée d'un mouvement de rotation.



Ce building plus vrai que nature ne mesure en fait que 10 cm. La contre-plongée donne l'impression de gigantisme.



Cette maison miniature est filmée « la tête en bas » afin que le mannequin ait l'air d'aller vers le haut.



Un vaisseau spatial Soyouz gravite autour de la Terre. Les étoiles seront ajoutées par la suite.



De plus en plus fort : quatre personnages volants dans le même plan !



Une leçon de conduite irréprochable, mais attention, ne lâchez pas le volant !

SUPERMAN IV, les effets spéciaux



*La série des **Superman** a révolutionné les effets spéciaux. Sur cette photo, le survol d'un champ. C'est simple, c'est beau, c'est parfait.*



Le repaire de Lex Luthor avant que la magie des matte-paintings ne le métamorphose complètement.



Le chariot-travelling s'apprête à filmer une scène de sauvetage où les acteurs sont remplacés par des marionnettes en caoutchouc.



Les mannequins, suspendus par des filins seront animés par câbles devant le fameux « blue screen ».



Dans ce cadre, un « matte-painting » particulièrement élaboré de la ville de Métropolis.



A l'écran, c'est le vrai ciel américain qui servira de fond à la fausse Métropolis dessinée en trompe-l'œil.



Maquette de la surface de la lune pour une des séquences les plus spectaculaires du film.

MADONNA





Pendant que Johnny se donne à Bercy, Madonna se donne à IMPACT. Chirac s'en remettra-t-il ?

Il y a de quoi s'y perdre. « Who's that Girl » est une chanson susurrée par la fausse blonde platinée d'Eurythmics Annie Lennox, mais **Who's that Girl** ? est aussi une comédie romantique bondissante interprêtée par la fausse blonde platinée Madonna dans son premier film depuis le regrettable **Shangaï Surprise**. Quoi qu'il en soit, l'intrigue peut se résumer ainsi : Nikki Finn (Madonna), une gamine provoquante dont le comportement excentrique dissimule un cœur d'or, est libérée de prison après avoir purgé une peine pour un crime qu'elle n'a pas commis. Elle n'a qu'une idée en tête : retrouver et punir ceux qui l'ont trahie. De son côté, un avocat très collet monté (Griffin Dunne, le copain décomposé du **Loup-Garou de Londres**) se voit chargé de la récupérer à sa sortie et de la conduire jusqu'à l'arrêt d'autobus le plus proche.

Seulement voilà : sur le trajet, il doit remettre à un client loufoque mais riche un chat sauvage de Patagonie d'une valeur et d'une rareté exceptionnelles, et il s'apprête dès le lendemain à convoler en justes noces avec une espèce de mijaurée qui est aussi la fille de son irascible patron. Prenez ces éléments : une fille déchaînée assoiffée de vengeance, un gars coincé avec une sorte de tornade féline prête à bondir, et un chat sauvage assis à l'arrière d'une Rolls Royce convertible. Ajoutez-y des scènes de la vie new-yorkaise prises sur le vif, des revolvers, des détectives et une clé qui pourrait résoudre toute l'histoire. Vous agitez bien fort, et qu'est-ce que vous obtenez ? Vous obtenez une aventure échevelée mise en scène par James Foley — dont les débuts remontent à **Reckless**, une photocopie de **La Fureur de vivre** avec Aidan Quinn et Daryl Hannah, suivie de **Comme un Chien enragé**, un drame avec Sean Penn et Christopher Walken ; Foley, esthète forcené qui a déjà dirigé Madonna dans les clips de « Live to tell » et de « Papa don't preach ». Les fans de la chanteuse constateront avec plaisir que leur idole a abandonné la panoplie de bonne-fille-de-famille qu'elle portait (bien mal) dans **Shangaï Surprise** pour retrouver la personnalité à la fois polissonne et attachante qui fit le succès-surprise de **Recherche Susan, désespérément.** Quant aux admirateurs de Griffin Dunne, ils reconnaîtront dans son personnage le double de celui qu'il incarnait dans **After Hours** de Martin Scorcese.

Maitland McDONAGH
(Traduction : Bernard ACHOUR)

U.S.A. 1987. Prod. : Rosilyn Heller et Bernard Williams. Réal. : James Foley. Scén. : Andrew Smith et Ken Finkelman, d'après une histoire de Andrew Smith. Phot. : Jan de Bont. Mus. : Stephen Bray. Déc. : Ida Random. Avec : Madonna (Nikki Finn), Griffin Dunne (Louen Trott), Sir John Mill (Montgomery Bell), Haviland Morris (Wendy Worthington), John McMartin (Simon Worthington), Bibi Besch (Mrs Worthington).







Le SICILIEN

Il y a d'abord un personnage de légende, Salvatore Giuliano, puis un livre de Mario Puzo, l'auteur du Parrain. Ensuite un cinéaste dont chaque film fait des vagues, Michael Cimino. Et enfin, une star confirmée en deux films, Christophe Lambert...

« Ce qui m'a fasciné dans le personnage de Salvatore Giuliano tient dans les différentes manières dont les gens se souviennent de lui. Toutes sortes de gens. Avant de commencer le film, je suis allé dans les villes et villages où il a vécu, où l'on m'a parlé de lui. Ce fut comme dans **Rashomon**, comme trouver des témoins afin de décrire un accident de voiture; tout le monde a sa propre version des faits. Les gens aisés ne se souvenaient pas de lui avec une affection débordante : il était une menace qu'il n'était guère heureux de voir revivre. Les plus défavorisés s'en souvenaient comme de leur sauveur. J'ai eu l'impression qu'ils étaient encore en train d'attendre quelqu'un pour prendre sa place. Et pour les jeunes, ceux qui ne l'ont pas connu, il était déjà une légende. Je crois que je ne peux que jouer des personnages magiques à l'écran et Giuliano est le plus magique de tous. Il aurait, je crois, aimé ce film.
Seul Giuliano, je suppose, connaît la vérité à propos de lui-même; mais toutes les personnes à qui j'ai parlé ont consenti à dire qu'il était quelqu'un qui vivait ses sentiments à l'extrême : et il n'y avait pas de demi-mesures dans sa personnalité. Il pouvait tomber passionnément amoureux et tuer de sang-froid. Le fait qu'il soit entouré de gens qui pensaient que rien ne pouvait changer, selon moi, était pour lui un motif pour d'abord changer ces gens. C'était un homme opposé aux institutions. Dans le film, il y a une scène dans laquelle un prêtre énumère les trois pouvoirs en place en Sicile (les Dons, les puissants propriétaires terriens, l'église). Il demande à Giuliano quel camp il veut rejoindre. Celui-ci lui répond : « Aucun... Je suis Giuliano... ».
Manifestement, Christophe Lambert tient Salvatore Giuliano en très haute estime. Pour ce comédien au charisme exceptionnel, les rôles « bigger than life » (plus grands que nature) sont maintenant des obligations. Après **Greystoke** et **Highlander, Le Sicilien.** Mais on imagine mal Christophe Lambert donner une image exacte de son personnage, une image historique fiable. On l'imagine mal la mitraillette au poing décimant une réunion de communistes. Résultat : quinze morts. Le Salvatore Giuliano de



Terence Stamp et Barbara Sukowa.

Tournage : Michael Cimino et Christophe Lambert.



Lambert appartient à Hollywood. C'est Robin des Bois, celui qui prend aux riches pour donner aux pauvres. Qui prend parfois autre chose que les valeurs sonnantes et trébuchantes. Par exemple, dans l'assaut d'une somptueuse propriété occupée par la duchesse Borsa, aristocrate née en Amérique, Giuliano passe par la chambre à coucher de la maîtresse de séant (Barbara Sukowa). Pendant ce temps, ses hommes pillent la maison... « De tous les crimes commis par Giuliano, le plus grave était sans doute d'être différent. Les autres parlaient, lui agissait. Il rêvait à un monde meilleur et faisait tout pour arriver à ce changement. Pour cela, on lui reprochait de mettre en péril la situation de statu-quo; ces personnes trouvaient plus facile de pardonner le mal des autres que le bien qu'il apportait. Dans ce sens, Giuliano peut être comparé à John F. Kennedy : charismatique, un homme de conviction contraint de se battre. Quelqu'un de trop bon pour durer. Giuliano rendit au peuple son honneur et certains n'apprécièrent pas vraiment cela. C'est dangereux... ». Michael Cimino ne fait pas de son Salvatore Giuliano le remake du film de Francesco Rosi, œuvre aride, au style pris entre le documentaire et le néo-réalisme. Un classique qu'on est en droit de trouver ennuyeux, orienté. Orienté à gauche comme ne l'est pas Cimino. Son Giuliano vibre de toutes les fibres de la légende vivante, un idéaliste rêvant de voir la Sicile devenir l'ultime territoire de la confédération américaine. D'abord homme de main de gros propriétaires, il se révolte rapidement contre les Dons pour prendre le maquis. C'est la Mafia, perturbée par ce dissident, qui le livre à la Police. Il sera abattu en 1950. Destin tragique d'une personnalité que les Siciliens adulent encore. Pour certains, Giuliano vivrait encore aux Etats-Unis sous un faux nom. Pour d'autres, ce bandit de grand chemin aurait dissimulé sur une colline surplantant Palerme un véritable trésor de guerre. A l'époque, le magazine **Life** qualifiait Giuliano de « meurtrier, poète et politicien ». Des qualificatifs antagonistes. **Le Sicilien** se déroule donc en Sicile (!) au lendemain de la Seconde Guerre Mondiale. La moindre affiche est d'époque. Ainsi Peter Hancock dut-il descendre dans les caves du quartier général de la police sicilienne pour retrouver toutes les archives concernant Giuliano. Chose vraiment pas aisée car un carabinier était attaché à sa surveillance. D'abord officier dans la Royal Navy, Peter Hancock se chargea également du travail de documentation pour David Lean (**Docteur Jivago**), Stanley Kubrick (**Spartacus, Orange Mécanique, 2001**), George Lucas (**La Guerre des Etoiles**) et Steven Spielberg (les deux **Indiana Jones**). **Le Sicilien** bénéficia également de la compétence de Michaël Marks dont la responsabilité consista à mettre en marche les multiples véhicules (camions, jeeps et voitures de police). Son principal titre de gloire dans l'entreprise : avoir mis la main sur treize Moto-Guzzi abandonnés dans un dépotoir de la police. Marks remit les engins en état, les peignit vert-olive. La reconstitution d'époque n'exclut nullement l'armement incluant des pétoires de la Première Guerre Mondiale et un véritable arsenal provenant des Etats-Unis (Browning, Mauser, Baretta, Colt, Smith et Wesson...). Une garantie de

sérieux en somme. L'environnement musical est à l'avenant. Comme il se doit, Michael Cimino a confié à David Mansfield la bande sonore, Mansfield qui travailla déjà sur **La Porte du Paradis** et **L'Année Dragon**. L'accent est mis ici sur les tubes d'après-guerre, importation yankees il va de soi. Il y a Count Basie, Xavier Cugate et surtout le Glenn Miller de « In the Mood » qui sera chorégraphié dans une danse folle et démesurée comme les apprécie Cimino (voir les bals de **Voyage au bout de l'enfer** et de **La Porte du Paradis**). Une fois de plus, les recherches donnent raison au cinéaste; Giuliano a fréquemment dansé sur cet air. L'alibi est tout à fait bienvenu. Surtout pour américaniser une œuvre dont les multiples images de cavalcadeset de gunfights évoquent à s'y méprendre le western.

Comme d'habitude, le discours chez Cimino cohabite à merveille avec le spectacle. Le romanesque surtout. Au début du film, Giuliano, blessé, est recueilli par une communauté de moines. A demi mort, il revient à la vie, et, habillé d'une ample robe en bure, travaille dans les champs avec eux. Il y a ensuite Giuliano et ses hommes observant à la jumelle une manifestation de paysans contre un Don et ceci d'un pic rocheux. Ils interviennent; dans le feu de l'action, le célèbre bandit sicilien est gravement blessé mais ne sent pas encore la souffrance. C'est ensuite, en traversant une rivière à cheval, que sa blessure lui arrache des hurlements. Autour de lui, le sang se répand. Les instants de violence abondent dans **Le Sicilien**. Il y a encore la mort de cinq tueurs de la Mafia lors d'une manifestation où des paysans veulent prendre les terres d'un Don. Et encore l'évasion de deux dangereux bandits que Giuliano délivre déguisé en vieille femme, la procession suivant le massacre de Ginestra, trahison de la Mafia avec qui Giuliano avait conclu un marché (des terres contre le calme dans l'île)... La fin, inévitable, montre le Héros de Cimino entouré par un millier de carabiniers. Comme toujours chez ce metteur en scène, la fureur destructrice côtoie l'allégresse. Ainsi le mariage de Giuliano est un merveilleux moment. Mais des hommes en armes surveillent la cérémonie...

Prévu en France pour le 28 octobre, **Le Sicilien** aura déjà fait couler beaucoup d'encre aux Etats-Unis. Trop plein de violence, durée trop importante pour l'exploitation en salle... Des sujets de polémique devenus bien conventionnels chez Cimino. De toute façon, le film ne passera pas inaperçu.

Marc TOULLEC.





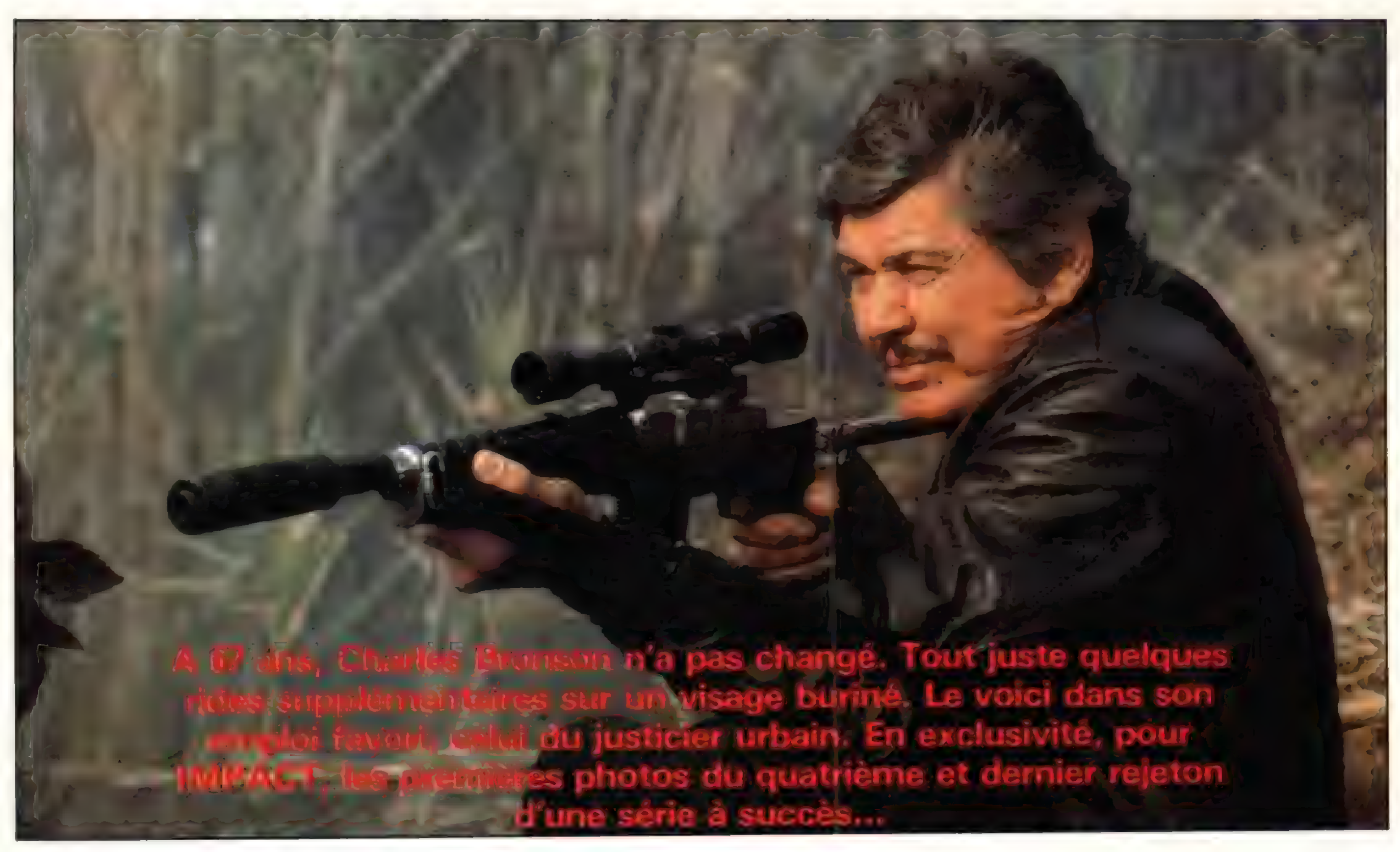






DEATH WISH 4

UN JUSTICIER DANS LA VILLE 4



A 67 ans, Charles Bronson n'a pas changé. Tout juste quelques rides supplémentaires sur un visage buriné. Le voici dans son emploi favori, celui du justicier urbain. En exclusivité, pour IMPACT, les premières photos du quatrième et dernier rejeton d'une série à succès...

1974 : New York. Paul Kersey, un architecte aisé, sort les armes dans le but de venger sa femme et sa fille violées par trois voyous. Sa femme meurt, sa fille reste dans un état de choc. Justice sera faite.
1981 : Los Angeles. Paul Kersey parait avoir oublié le drame. Mais voilà que sa fille sortie du coma s'empale sur une grille en voulant échapper à ses agresseurs. Kersey rempile et nettoie Los Angeles.
1985 : Retour à New York, Paul Kersey retrouve son vieil ami Charlie sauvagement assassiné par une bande de voyous. Kersey, avec la bénédiction d'un officier de police, entreprend d'exterminer tous les malfrats du quartier. Les morts se comptent par dizaines.
1987 : Los Angeles, toute la pègre déclare la guerre à Paul Kersey. Pour la première fois dans ce quatrième et dernier volet des aventures de Paul Kersey, Michael Winner, réalisateur des précédents **Justicier dans la ville (Un Justicier dans la ville, Un Justicier dans la ville 2, Le Justicier de New York)** cède sa place de metteur en scène à Jack Lee Thompson, vieux routier du cinéma d'action et surtout grand copain de Charles Bronson, pour qui il signa une bonne douzaine de films (**Le Bison Blanc, Le Justicier de Minuit, La Loi de Murphy...**). C'est là le principal changement que **Death Wish 4** apporte à la saga.

Charles Bronson, qui ressemble de plus en plus à un vieux lion impassible, revient à son image traditionnelle, celle d'un tueur propre délégué par la Société afin d'éjecter ses déchets. Une image que Bronson avait d'ailleurs tenté d'abandonner dans deux films : **Act of Vengeance** de John McKensie (dont le script intéressa un temps Brian de Palma) dans lequel il était un syndicaliste minier assassiné par son ancien boss, et aussi **Protection Rappochée** de Peter Hunt, vague essai de comédie à la Frank Capra où il incarnait le garde du corps de la première femme des Etats-Unis. Deux films qui ont surtout été deux échecs financiers (le premier était à ce point casse-gueule que ses distributeurs, tant en France qu'aux States, ont rajouté des plans de flingues dans la bande annonce et un second sur l'affiche). Mais l'opération **Death Wish 4** est à moindre risque et ne semble guère vouloir changer quoi que ce soit à l'esprit de la série (œil pour œil, dent pour dent) aussi atteinte de surenchère dans la violence. **Le Justicier de New York** décrivait une véritable guerre civile avec mitrailleuses lourdes, guets-apens, explosions; **Death Wish 4** ne sera pas sobre non plus. Sa sortie en France est prévue pour le 30 décembre 1987 sous le titre curieux de **Avec mes meilleurs vœux.** De l'ironie mal placée ?

Cyrille GIRAUD.





HOPE AND GLORY

LA GUERRE A 7 ANS

Entretien avec

JOHN BOORMAN

Chaque film de John Boorman est un événement, un bijou ciselé des années durant avec un perfectionnisme absolu. Rien à envier à Kubrick. Après la quête métaphysique de Excalibur et la parabole écologiste de La Forêt d'Emeraude, Boorman se penche sur sa propre enfance. A Londres, sous les bombes allemandes...

I. Nous savons que vous n'aimez pas revoir vos films, que vous essayez après les dernières touches (c'est-à-dire les interviews accordées) de vous « débarrasser » d'eux. Pourtant, nous avons sous les yeux « Hope and Glory », le livre, qui comprend le scénario du film et les tribulations du projet, un livre écrit par vous-même.

J.B. Je l'ai rédigé alors que je tournais le film. Mais une fois atteint le dernier stade, qui consiste à lancer le film dans le monde entier, je ne me retourne plus. L'autre jour je discutais avec Michael Cimino, et lui me disait qu'il était hanté par ses œuvres; il se les repasse constamment et revient souvent sur les lieux du tournage. Pour moi, c'est l'inverse; je n'ai pas ce désir de revoir mes films. Cela m'arrive occasionnellement, comme il y a deux mois : j'étais invité à un séminaire intitulé « The International Merlin Conference » et on m'a demandé de parler de Merlin, de la légende du Roi Arthur. Puis, les organisateurs ont projeté **Excalibur** et je me suis aperçu que les gens présents le connaissaient par cœur. Je n'avais pas l'intention de le regarder mais je suis resté. En fait, le film appartenait à ce public particulier. Cela a été une expérience fascinante. J'ai beaucoup aimé.

I. Vous vous souvenez de votre réponse faite à **Libération** *qui vous demandait « pourquoi filmez-vous ?» Vous y parliez d'humiliations et de souffrance. Cela peut surprendre.*

J.B. C'est aussi très ennuyeux. J'admire un homme comme Bunuel qui tournait avec détachement, humour, et sans s'imposer de limites. Tourner, selon moi, c'est aller explorer mes propres limites et celles des autres, dans certaines situations. Il est très curieux de voir comment nous, les autres et moi, réagissons lorsque nous sommes en équilibre précaire.

J'ai déjà décrit mon travail de metteur en scène comme étant celui d'inventer des problèmes impossibles puis d'essayer de les résoudre. A mon avis, être réalisateur, c'est ça. La plupart, je crois, des metteurs en scène vous diront que tourner est douloureux. J'ai aussi répondu à **Libération** que tout ceci, les efforts, les humiliations, les souffrances, les compromis et les difficultés, s'efface avec l'espoir, la possibilité que vous ayez réalisé un

John Boorman sur le tournage



film unique, que vous ayez transformé la vérité en beauté. Un film, quel qu'il soit, change votre vie.

I. C'est également très difficile de se consacrer à sa famille ou à ses amis durant un tournage. Est-ce la raison pour laquelle vous faites participer vos enfants ou votre femme à vos films ?

J.B. Je le fais toujours. C'est une décision consciente que ma femme et moi avons prise il y a longtemps; nous emmenons nos enfants partout où nous tournons, que ce soit dans une île du Pacifique (**Duel dans le Pacifique**) ou dans le Sud de l'Amérique du Nord (**Délivrance**). La famille ne s'est pas désunie et nos enfants ont pris l'habitude de travailler avec moi, d'être en contact avec le cinéma.

I. A propos de **Délivrance** *justement, bon nombre d'Américains refusent de croire à l'existence, chez eux, de gens si pauvres et si arriérés. Comment vous est venue l'idée de tourner ce film ?*

J.B. J'ai adapté un roman, d'un auteur merveilleux qui se nomme James Dickey, parce qu'il m'interpellait profondément. Le thème de l'homme urbain et de ses relations avec la nature m'intéresse tout particulièrement (on le retrouve dans **Zardoz** et **La Forêt d'Emeraude** N.D.L.R.) et j'étais heureux de pouvoir l'analyser. Les Américains sortent peu de leurs grandes villes, mais si vous allez dans le Sud par exemple, vous y trouvez des communautés d'Amérindiens. Ce sont les enfants d'unions entre les Blancs et les Indiens. Les Indiens refusent de vivre avec eux, les blancs également. Il ne leur reste plus qu'à s'isoler dans les montagnes. Ce sont eux que vous voyez dans **Délivrance**.

I. Un des malheurs du metteur en scène est de ne pas voir aboutir ses projets. Quels sont ceux auxquels vous n'avez pas donné suite ?

J.B. J'ai essayé de réaliser un **Frankenstein** d'après un scénario de Christopher Isherwood. Le monstre devait être joué par Jon Voigt. L'idée principale était que la créature s'avérait très belle. Le film ne s'est pas fait parce que le sujet appartient à Universal. Et ceux-ci voulaient en faire une adaptation pour la télévision. Il a également été question de tourner **Conversation with a Vampire** avec John Travolta. Mais là encore, ça ne s'est pas fait.

I. C'est curieux votre idée d'une créature de Frankenstein superbe, elle se rapproche de la série des **Dracula**.

Dracula étant lui-même beau et séduisant. Ces deux mythes ne se ressemblent pas du tout mais vous les reliez malgré cela...

J.B. Ce sont tout de même des mythes provenant de l'inconscient humain; mais ce qu'il y a de bizarre, c'est que des mythes aussi puissants aient pu être inventés il y si peu de temps. Généralement, il faut remonter le temps de façon plus importante. Il y a une relation très forte entre le cinéma et ces monstres parce que les films sont souvent reliés à notre inconscient et que ce type de créature reste l'expression même de nos peurs intérieures. Ce sont des démons que nous avons tous en

I. D'une certaine manière, Merlin dans **Excalibur** *est aussi un monstre...*

J.B. Oui, il n'est ni tout à fait un homme, ni tout à fait un Dieu; il est réaliste mais utilise la magie. C'est un personnage hybride, qui a un pied dans les deux camps. Vous savez, dans la religion chrétienne, Merlin est un Anté-Christ, fruit d'une union entre le Diable et une vierge. On ne pouvait lutter contre lui que par la prière; Merlin était un être maléfique. Mais, en fait, les vrais païens le considéraient comme étant le messager de Dieu; il était là, sur Terre, pour les guider.

I. Vous avez failli faire également **Le Seigneur des Anneaux**.

J.B. A l'époque où j'ai fini de rédiger le script (destiné à United Artists), le studio estima que le film coûtait trop cher. Et puis finalement, ils ont décidé d'en faire un dessin animé. Tolkien m'a écrit en me demandant : « Avez-vous l'intention de le tourner avec des acteurs ou avec des personnages de dessin animé ? ». Je lui ai répondu qu'il n'y avait à mes yeux qu'une solution : la première. Ça l'a énormément soulagé car pour lui l'idée que son roman devienne un dessin-animé était un véritable cauchemar. En fin de compte c'est ce qui est arrivé, mais Tolkien n'a pas vécu assez longtemps pour le voir. Ceci dit, tous les efforts et les recherches entrepris sur **Le Seigneur des Anneaux** m'ont servi pour **Excalibur**. Je crois que si j'avais réalisé **Le Sei-**









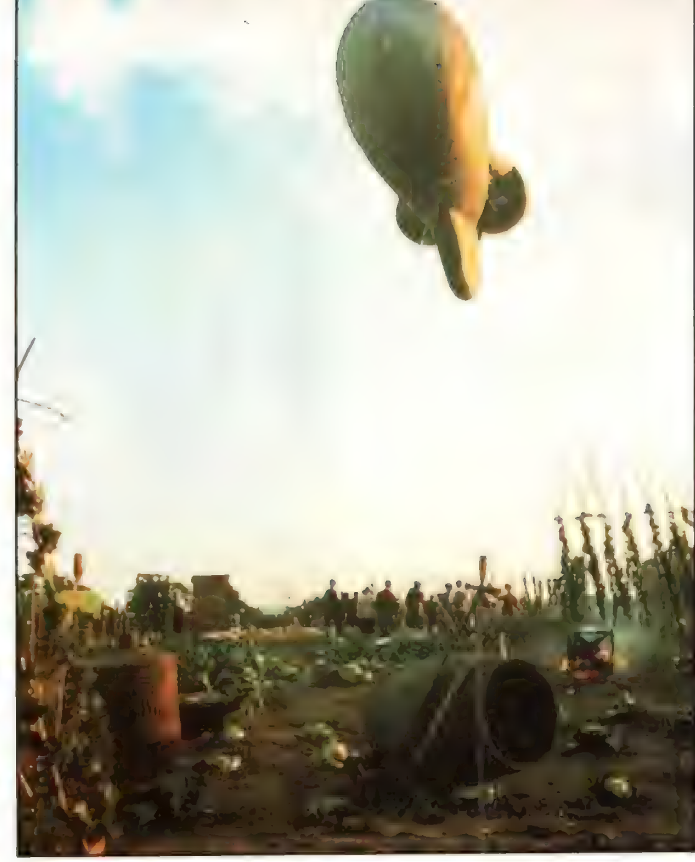
gneur des Anneaux, je n'aurais pas fait **Excalibur**, les deux projets étant trop proches...

I. A propos de ***Zardoz****, Burt Reynolds devait à l'origine tenir le rôle de Zed à la place de Sean Connery...*

J.B. Burt possédait les qualités requises : un corps musclé et un look parfait, une sorte de créature manufacturée. Et c'est pour cela que je le voulais. Mais il s'est retiré et Sean Connery l'a remplacé. Les questions de casting sont amusantes, parce qu'une fois que nous avions fixé notre choix sur Sean, nous dûmes réécrire certains passages pour coller aux caractéristiques de l'acteur. Si Burt n'était pas parti, le film aurait été tout autre. C'est amusant de penser qu'avec deux acteurs différents, on puisse faire deux films différents. De même pour **Délivrance**, le casting de départ n'avait rien à voir avec Burt Reynolds et Jon Voight. J'avais prévu Jack Nicholson et Marlon Brando. Mais cela n'a pas fonctionné, les deux comédiens demandaient trop d'argent.

I. Vous avez eu beaucoup de problèmes sur le tournage de ***L'Hérétique****, puis au montage final...*

J.B. Je suis tombé malade et j'ai dû arrêter le tournage durant plusieurs semaines. C'était une mauvaise fièvre attrapée dans le désert. Une fois le film achevé, nous l'avons projeté aux USA ; il a été très mal reçu. Les spectateurs s'attendaient à une suite à **L'Exorciste**, aux mêmes effets spéciaux. Au contraire, j'avais tenté de répondre au film de William Friedkin, d'analyser la



nature du Mal et l'évolution de l'esprit humain. J'ai donc dû le remonter et changer une partie des scènes pour le rendre plus acceptable. Il s'agit de la version qui circule actuellement.

*I. En règle générale, êtes-vous satisfait du résultat de vos films ? Ou faites-vous partie de ces réalisateurs qui ont toujours des regrets ? Que pensez-vous par exemple, d'****Excalibur*** *?*

J.B. **Excalibur** reste un film très spécial car j'ai toujours voulu le faire. Lorsque je l'ai fini, je me suis senti complètement vaincu, comme si j'avais échoué dans ma quête du Saint Graal (rires). J'étais très déprimé à la fin du tournage; mais, au montage, les choses ont commencé à prendre forme, miraculeusement. Le film est devenu vivant. Dans **Excalibur**, c'est au plus profond du désespoir, alors qu'il est mourant, que Perceval aperçoit le Graal. C'était exactement mon cas durant le tournage et le montage. Lorsque j'ai projeté le film pour la première fois, je me suis dit : oui, c'est ça !

I. Passons à ***Hope and Glory****, votre parcours du combattant a commencé dès le financement...*

J.B. Ça a été très difficile de trouver l'argent parce qu'à chaque fois les gens lisaient le script et s'imaginaient qu'il s'agissait d'un film intimiste peu coûteux. Mais je voyais, moi, une production à gros budget, avec une rue que l'on reconstruirait, parce que je voulais l'endroit exact que je voyais dans mes souvenirs et non une rue réelle d'aujourd'hui. Je voulais un tas de choses que l'on reconstruirait de la même façon. Il a donc été difficile de convaincre les producteurs de financer le film que je désirais. Maintenant, je constate que sur ce plan je n'avais pas tort, **Hope and Glory** étant un succès énorme à Londres.

Le problème vient du fait que les hommes d'argent ont du mal à visualiser les films. J'ai eu ce problème avec **Excalibur** pour lequel j'ai dû lutter pendant des années; personne n'était intéressé. Et quand j'ai voulu faire **La Forêt d'Emeraude**, on est venu me trouver en disant, « Mais pourquoi ne pas refaire un film comme **Excalibur** ? Pourquoi un film sur les Indiens ? » Et j'ai dû recommencer à me bagarrer. C'est la même chose pour tous mes films.

I. Comme vous le précisez dans le film, la guerre de 40 fut pour vous une période extrêmement agréable. Le ton de ***Hope and Glory***

risque d'en surprendre plus d'un...

J.B. C'était une période très excitante, passionnante, pour un enfant. C'était l'aventure, l'école buissonnière (l'école était alors très rigide et pesante, on avait tous beaucoup plus peur de nos professeurs que de la guerre; notre directeur était bien plus terrifiant que Hitler), l'occasion enfin de nous libérer de nos frustrations, par exemple de tout casser. L'enfant cruel qui cherche à détruire, c'est quelque chose de fondamental. Et cette destruction physique, en tant qu'enfant, je la ressentais comme un spectacle. J'ai toujours tenté dans mes films de faire de la violence et de la destruction un spectacle.

I. Mais cette violence, cette destruction sont liées au ridicule de la nature humaine. Le comportement humain est, selon vous, souvent grotesque. Dans **Hope and Glory**, *ça n'est pas le cas car il s'agit d'enfants.*

J.B. Oui. Le point de vue du film est celui d'un enfant. C'est lui qui juge. Je me souviens avoir considéré Adolph Hitler comme se conduisant bêtement, il parlait trop fort et disait des choses stupides et embarrassantes. J'ai aussi essayé d'exprimer le fait que la nature humaine est fragile, vulnérable. Et c'est une des raisons qui me poussent à utiliser des métaphores. Comme celle du Googly, ce lancer de balle au cricket, qui signifie le succès atteint grâce au mensonge.

I. En fait, **Hope and Glory** *paraît plus accessible que certains de vos précédentes œuvres...*

J.B. Parce qu'il s'agit, peut-être, d'une reconstitution fidèle d'une partie de mon enfance. Mais quand on regarde un film, il s'agit plus de percevoir que de comprendre; l'émotion doit primer. Dans **Le Point de Non-Retour**, je voulais exprimer le cauchemar d'un homme (Lee Marvin) pris au piège. C'est peut-être moins réel que **Hope and Glory** mais tout aussi « captable ».

I. Une séquence dans **Hope and Glory** *est très impressionnante, celle de l'explosion...*

J.B. Je voulais reproduire ce que j'avais ressenti à l'époque, ce souffle d'air entrant dans la maison puis aspiré de l'extérieur immédiatement. C'est ainsi qu'une explosion fonctionne. Pour cela, nous avons construit un autre plateau pour reconstituer la pièce. Nous l'avons scellé. Tous les meubles et objets étaient en matière friable. Puis nous avons installé dehors un gigantesque soufflet; son volume d'air était équivalent à celui de la pièce. Hydrauliquement, nous l'avons fermé d'un coup sec et l'air s'est engouffré en fracassant les fenêtres. Puis nous avons rouvert le soufflet pour récupérer l'air projeté. D'où cet effet d'aspiration. Les séquences d'effets spéciaux sont toujours faciles à réaliser à condition d'y apporter le plus grand soin et beaucoup d'argent !

Propos recueillis par Alain CHARLOT et Marc TOULLEC.





AH DIEU QUE LA GUERRE EST JOLIE !

Hope and Glory (l'espoir et la gloire) aurait pu être le titre d'un de ces films de guerre où l'on sacralise ou démystifie le moindre fait d'arme, la moindre action ou décision; un détail héroïque de la guerre de 40 par exemple ou, à l'inverse, une attaque en règle des principes militaires. **Hope and Glory** aurait tout aussi bien pu être une allusion cynique aux Londoniens dont la seule participation à la guerre était de se terrer, impuissants, dans les abris disponibles lors des raids aériens. Mais le dernier chef-d'œuvre de John Boorman, contrairement aux autres films traitant du même sujet, ne consacre rien, ne se permet pas de condamner ou de juger, n'est ni cynique, ni dramatique, et s'il n'exalte pas la guerre, il ne la répudie pas pour autant. Cet espoir et cette gloire, ce sont ceux d'un gamin de 7 ans qui, en 1939, se prépare à vivre les moments les plus exaltants de son enfance; ce sont ceux de John Boorman lui-même qui, délaissant pour un temps l'exorcisme de nos démons (et des siens par la même occasion), a reconstruit son passé le plus fidèlement possible. Et comme pour toute autobiographie cinématographique, le film exige que l'on se mette au niveau du metteur en scène puis à celui du personnage représentant le metteur en scène, A priori, une transitivité peu aisée.

Dans le cas présent, au regard de Boorman s'est parfaitement substitué celui de Bill; ce n'est plus le cinéaste qui s'exprime mais un être autonome (parler de personnage serait le rendre superficiel), un garçon qui évoque la guerre à sa manière. Bill ne craint pas le nazisme mais les pointes de colère de son professeur principal, sa quête se limite à celle des morceaux d'obus qui jonchent le macadam. Et Bill « apprend » sans le savoir que les adultes ne sont pas forcément les plus cruels. Bill découvre également la sexualité, la camaraderie « virile »... Tout cela nous est montré par un Boorman inspiré, humoristique, subtil, et qui n'hésite pas à qualifier son père d'enfant, son grand-père de paillard et sa mère de frustrée. Bref, le Boorman de toutes ses précédentes œuvres, celui qu'on aime et qu'on respecte.

Alain CHARLOT.

Hope and Glory *Grande-Bretagne 1987. Prod. : John Boorman et Michael Dryhur. Réal. : John Boorman. Scén. : John Boorman. Dir. Photo. : Philippe Rousselot. Mus. : Peter Martin. Mont. : Ian Crafford. Int. : Sarah Miles, David Hayman, Derrick O'Connor, Susan Woolridge, Sammi Davis, Ian Bannen, Sebastien Rice-Edwards... Durée : 1 h 53. Dist. : A.M.L.F. Sortie Paris le 25 novembre 1987.*





HOUSE OF GAMES



Surtout ne pas se fier aux apparences, se méfier de son partenaire comme de la peste, jouer double jeu, garder toujours un as dans sa manche... Ces consignes assimilées, vous pouvez aborder l'univers glauque de House of Games sans préjugés.

Margaret Ford s'ennuie. « Psy » reconnue et auteur de plusieurs best-sellers, elle a abandonné toute vie privée pour se consacrer à sa carrière. Blonde, elle évoque une héroïne d'Alfred Hitchcock, une Grace Kelly, une Kim Novak. Encore davantage la Tippi Hedren de **Marnie**. Désirs, fantasmes, coups de folie ou simplement liberté n'ont plus cours dans une existence vouée à la psychanalyse. Le jour où Billy Hahn entre dans son bureau, les choses vont changer. Billy est pris de panique, sort un revolver et confesse qu'il doit 80 000 dollars à un malfrat qui ne manquera pas de lui faire la peau si la somme, gagnée au jeu, ne lui est pas versée. Le jeune homme menace de se suicider mais Margaret lui vient en aide : elle décide de se rendre à la Maison des Jeux, tripot où Mike bat les cartes. Impeccablement habillé, Mike bluffe Margaret, voudrait se faire passer pour le méchant mafioso qu'il n'est pas. La « psy » ne tombe pas dans le piège et soustrait au joueur la dette de Billy, dette bien peu importante par ailleurs, quelques dizaines de dollars, rien qui entraînerait un suicide. Mais Margaret a mis le doigt dans l'engrenage. Elle accepte de seconder Mike dans une partie de poker. Mike soupçonne un de ses adversaires de manœuvres pas franches, et le seul moyen de déceler le bluff consiste à le surprendre manipulant sa bague, geste qu'il ne fera d'ailleurs que si Mike ne le surveille pas. Mike prétexte une envie pressante pour sortir de la pièce tandis que la jeune femme observe l'adversaire. En effet, il tripote le bijou. Mike pense pouvoir tout miser, y compris la garantie d'un chèque venant de Margaret (c'est elle qui jette cette offre sur le tapis), mais la sauce ne prend pas. Le gros George ramasse le fric et le chèque de Margaret, pétrifiée par ce coup de théâtre. Mike rechigne, George sort un flingue et Margaret va pour porter sa signature. A ce moment, elle s'aperçoit que...

Les jeux sont faits

Elle s'aperçoit qu'elle n'était qu'à un pas de tomber dans le piège, l'attrape-nigaud le plus tordu de la décennie. Margaret déchire le chèque... Bienvenue chez les arnaqueurs ! Chez ces oiseaux de nuit vivant de la chasse aux pigeons, chez ces fripouilles, sympathiques pour qui n'a pas été plumé par eux... Soudain, Margaret réalise qu'elle détient là la clé d'une expérience nouvelle, inédite. Alice rentre au pays des flambeurs. Mike lui laisse le choix de revenir à la Maison des Jeux. Et des destins falsifiés. Elle revient et demande à être initiée à l'arnaque. Un art que Mike connaît bien. Il sera pour elle un véritable professeur. Lui montre à quel point on peut jouer de la crédulité du gogo. Exemple type : le coup du mandat dans un bureau de poste. Margaret et Mike font mine d'attendre un versement capital, Mike relance sans cesse le guichetier, pour des clopinettes évidemment, histoire de cerner la gravité de sa situation. Là-dessus, arrive un Marine. Mike le branche et s'invente un passé dans la Navy. Fraternité immédiate : le premier qui reçoit son mandat aide l'autre. Le Marine perçoit rapidement son argent et insiste pour en prêter à Mike. Voià un des tour de passe-passe en vigueur. Un autre : piquer la clé d'une chambre d'hôtel

(luxueux), incognito bien sûr. Mais il y a parfois des gros poissons comme cet homme d'affaires à qui l'on compte bien soustraire 80 000 dollars lors de la manipulation d'un attaché-case bondé de billets et malencontreusement oublié par un inconnu pressé de prendre un taxi... Tortueux, non ? La suite l'est beaucoup plus...

Les incorruptibles de l'arnaque

Le scénario des **Incorruptibles** brille par son classicisme, ses vertus de narration à un premier degré net et sans bavures. Aucune tricherie sur les apparences, aucune taupe infiltrant un réseau pour mieux le court-circuiter. Celui qui tient à établir des liens « thématiques » avec le script de **House of Games** doit encore souffrir du syndrôme « quand il n'y a pas de liens, on les fabrique de toutes pièces ». Egalement signataire des scénarios du **Facteur sonne toujours deux fois** (version Rafelson) et **The Verdict** (Sidney Lumet), David Mamet est l'un des hommes de théâtre les plus cotés des Etats-Unis. Théâtre, planche... Justement **House of Games** pourrait très bien être une pièce, tant l'intrigue évite les extérieurs, les limite à quelques plans. **House of Games** est un film d'intérieurs, une œuvre calfeutrée divisée en saynettes calibrées, dépouillées. Et photographiées magnifiquement par Juan Ruiz Anchia, chef opérateur inspiré de **Comme un Chien enragé** et de **Quand la Rivière devient Noire**. Il a impeccablement reconstitué l'atmosphère pesante des films noirs des années 40. Ambiance nocturne, clartés glauques... Il y a dans **House of Games** des images marquantes comme celle de la salle de billard plongée dans une lumière sale, les plans de la rue amenant à la Maison des Jeux qu'on croirait issus d'un thriller des fifties. Et là-dessus une musique évocatrice, une plainte au saxo, élément de circonstance dans cet univers tronqué, faux. Le faux, David Mamet en joue avec une adresse étonnante pour un premier film. Il abat les cloisons au moment opportun, entraîne son interprète principale (son épouse dans la vie) dans une aventure réglée, millimétrée... Dans la partie, les sentiments deviennent des cartes à jouer, une façon toute simple de manipuler le partenaire. Mais à force de jouer avec le feu, certains finissent par se brûler. Margaret est grillée. Toutefois, elle renvoie la balle, punit sévèrement (un peu trop peut-être) Mike. Au bout du compte, Margaret aura pris goût au jeu, à l'arnaque. Discrètement, pour s'affirmer, elle dérobe dans un restaurant un briquet en or...

Marc TOULLEC

House of Games. *USA 1987. Prod. : Michael Hausman/Orion. Réal. : David Mamet. Scén. : David Mamet. Dir. Phot. : Juan Ruiz Anchia. Mus. : Alaric Jans. Int. : Lindsay Crouse (Margaret Ford), Joe Mantegna (Mike), Mike Nussbaum (Joey), Lilia Skala (Dr. Littauer), J.T. Walsh (L'homme d'affaires), Steve Goldstein (Billy Hahn), Ricky Jay (George)... Dur. : 1 h 52. Dist. : 20th Century Fox. Sortie prévue pour novembre 1987.*



Tournage : à gauche, le réalisateur David Mamet.









LA FOLLE HISTOIRE DE L'ESPACE

SPACEBALLS

Après avoir traîné dans la gadoue l'horreur gothique, le western, le thriller et quelques autres genres sans défense, Mel Brooks décide à passer à l'abordage du space opera, de La Guerre des Etoiles et de tout ce qui gravite dans le cosmos...



Mel Brooks, sous les traits du sage yaourt.

La guerre éclate dans les étoiles entre la planète Spaceballs et la paisible Druida. Pourquoi ? Parce que le cupide, vaniteux, libidineux président Skrobb a épuisé ses réserves d'air pur. Seul moyen pour lui d'oxygéner sa planète : enlever la princesse Vespa, dernière héritière d'une longue lignée de Vespasiennes, pour l'échanger contre l'atmosphère de Druida. Venant de plaquer son fiancé, le Prince Valium, en pleine cérémonie de mariage, Vespa est prise en main par Lone Starr, un aventurier paresseux arpentant la galaxie, secondé par Barf, moitié homme, moitié chien. A leurs trousses, l'infernal Dark Helmet, commandant du Spaceballs 1, le plus grand vaisseau spatial de tous les temps. Son hobby secret : jouer à la poupée. Heureusement, le sage et minuscule Yaourt offre à Lone Starr un anneau magique trouvé dans une pochette surprise...

Des références hénaurmes

« Cela ne vas pas encore recommencer » gémit John Hurt lorsqu'un alien lui performe l'estomac en plein repas. La bestiole expose une double rangée de dents tandis qu'un projecteur placé hors-champ se braque sur elle. Un chapeau-claque et une canne lui tombent du ciel dans les mains puis l'extra-terrestre entonne un air emprunté aux crooners de la belle époque ! Voilà pour le clin d'œil adressé à **Alien**. Dans les références comme ailleurs, Mel Brooks ne brode pas de la dentelle fine. Aux scènes dans le désert d'une planète inconnue répond le lyrisme bédouin de la partition de Maurice Jarre pour **Lawrence d'Arabie**. Lorsque se pointe une poignée de nains dorés (les Dinzs), la bande sonore n'oublie pas le « on rentre du boulot » d'un certain dessin animé de Walt Disney. La séquence suivante cite de la même façon **Le Pont de la Rivière Kwaï** ! Mel Brooks connaît ses classiques et le montre avec une certaine complaisance. Yaourt le sage se cache, comme **Le Magicien d'Oz**, dans une imposante statue, terrorisant d'une voix caverneuse les visiteurs. La fameuse image de **La Planète des Singes** (les restes de la statue de la Liberté sur la plage) est reconstituée dans le moindre détail. Mieux encore : **Star Trek** et ses téléporteurs qui envoient les voyageurs d'un vaisseau à une planète inconnue. Mel Brooks s'en sert de confiance (il a vu la série télé), se retrouve dans la pièce d'à côté la tête mal orientée ! Evidemment **Rambo** n'échappe pas au massacre. Harassée par les soldats qui la canardent, la princesse Vespa saisit une arme et liquide en quelques instants une douzaine d'agresseurs. Derrière elle, Barf ne manque pas de la comparer à Sylvester Stallone !











Scénes de tournage : arrêtez de rire, on va y aller !



JOURNAL DE TOURNAGE

28 octobre 1986 : Yuma, Arizona. Ai commencé les prises de vues de **La Folle Histoire de l'Espace** au milieu du désert par 45° à l'ombre. Le film a fondu. Il faut un sacré sens de l'humour pour bosser dans ses conditions.
30 octobre : Bravoure exemplaire de l'équipe et des acteurs. Ils savent que la perfection ne va pas sans sacrifice. Aujourd'hui, nous avons immolé le régisseur.
5 novembre : John Candy — l'homologue Barf — nous a rejoints. C'est, sans contexte, l'acteur canin le plus câlin avec lequel j'aie jamais travaillé. Il prend hélas son rôle très au sérieux, nous obligeant à le suivre à travers le plateau avec une muselière, une niche, une pelle et une balayette.
12 novembre : Stupéfiante révélation : notre conseiller technique a vu la trilogie **La Guerre des Etoiles** 243 fois (ce qui fait onze fois de plus que George Lucas).
14 novembre : Retour à Los Angeles sur les terres sacrées des studios Lorimar. Je joue le sage Yaourt, noble vieillard de 8 000 ans qui mesure 90 centimètres de haut. Après toutes ces années, Hollywood m'aura finalement mis à genoux.
20 novembre : Me suis dirigé dans le rôle du Président Skroob. Première scène catastrophique : je n'arrivais pas à me souvenir de mon texte. C'est le lot de beaucoup d'acteurs-présidents...
8 décembre : J'ai bafouillé durant une scène, suscitant de la part du réalisateur une bordée d'injures d'une intolérable vulgarité. Je m'enferme dans ma loge, et refuse d'en sortir tant qu'il ne se sera pas excusé.
11 décembre : Après avoir boudé trois jours, me rappele soudain que je suis le réalisateur ! Me fais de plates excuses, m'embrasse sur les deux joues, me fais livrer une brassée de roses, et reprends le travail.
28 décembre : Ai rencontré les responsables du marketing. En juillet 87, nous lancerons : Spaceballs-Le T. Shirt, Spaceballs-Le Panier-Lunch, Spaceballs-La Carpette et Spaceballs-le Papier Q.
2 février 1987 : Fin du tournage. Nous avons fait de notre mieux, et qu'importe si nous avons bousillé quelques caméras, fait exploser une dizaine de projecteurs et détruit le parking du studio avec notre « rayon de la mort ». L'important, c'était de boucler le film. Cela n'aura demandé qu'un peu de temps et d'argent, et quelques centaines de comprimés de Maalox.
5 février : Rendez-vous avec les scénaristes pour lancer la suite : Spaceballs II — La quête du fric continue...

Mel BROOKS



Au-dessous de la ceinture

Qui dit Mel Brooks dit aussi gags frappant au-dessous de la ceinture. Dans l'espace comme ailleurs, le mauvais goût a encore ses droits. Les hommes de Dark Helmet se nomment les Trouduculs ; ils sont sans cesse menacés de castration par leur chef. Lors du combat au laser obligatoire à tout film de science-fiction, Dark Helmet et Lone Starr tiennent leurs épées au niveau de la braguette comme s'ils étaient dans une pissotière ! Justement, à propos de W.C., le président Skroob urinant est surpris par l'apparition d'un de ses lieutenants au féminin sur un écran placé face à lui. Il ferme brutalement son pantalon mais la dame a le temps de lui jeter un regard admiratif. Brooks aime les gags scatologiques : il ne se lasse jamais de le démontrer. On le sait donc depuis toujours porté sur la chose mais, élément nouveau dans **La Folle Histoire de l'Espace,** Brooks donne dans la démystification. Démystification lorsque le cinéaste ironise sur le merchandising propre à toute grosse production de science-fiction. Dans **La Folle Histoire de l'Espace**, il vante les mérite de ses propres produits généreusement promotionnés par Yaourt. D'ailleurs, tout le film dévoile en permanence son état... de film. Dans le duel opposant Dark Helmet à Lone Starr, un membre de l'équipe technique est victime d'un coup malheureux. Un des sbires de Dark Helmet capture les doublures du trio Vespa-Barf-Starr, des cascadeurs, tandis que les véritables protagonistes s'enfuient. En plein milieu du film, désireux de localiser les fugitifs, Dark Helmet sort de sa vidéothèque (quelques titres : **Les Producteurs, Frankenstein Junior, Le Grand Frisson...**) la cassette **Spaceballs**. Le jeu prend une tournure franchement délirante quand il se voit sur l'écran visionnant le même film. Belle logique dans une démonstration de non-sens.

Marc TOULLEC



Spaceballs. U.S.A. 1986. Prod. : Mel Brooks/M.G.M. Réal. : Mel Brooks. Scén. : Mel Brooks, Thomas Meehan, Ronny Graham. Dir. Phot. : Nick MacLean. Mus. : John Morris. SPFX : Peter Donen. Maq. : Ben Nye Jr. Int. : Mel Brooks (Skroob/Yaourt), John Candy (Barf), Rick Moranis (Dark Helmet), Bill Pullman (Lone Starr), Daphné Zuniga (Princese Vespa), Dick Van Patten (Roi Roland), Lorene Yarnell (Dot Matrix)... Dur. : 1 h 34. Dist. : Gaumont. Sortie prévue le 14 octobre 1987.



Si on vous dit Musclor, les Maîtres de l'Univers, vous répondez quoi ? Des jouets pour les moins de dix ans, un dessin animé débile à tous les niveaux... Ben non. Les Maîtres de l'Univers est devenu un film rutilant, débordant de rayons laser et de vilains ourdissant une nouvelle guerre des étoiles.

Pas de problème, **Les Maîtres de l'Univers** ne souffre pas d'un budget mesquin. C'est une production ambitieuse débutant par un générique pétaradant des mêmes envolées lyriques que **La Guerre des Etoiles**. Rapidement les faits sont exposés. Skeletor, l'affreux et démoniaque tyran d'une galaxie lointaine, met à feu et à sang la planète Eternia. Mais son ennemi intime, le preux He-Man (Musclor si vous préférez) lui échappe encore et toujours. Cette fois-ci, He-Man trouve son salut grâce à une clé cosmique qui l'expédie, lui et ses sbires, dans un petit bled américain de 1987. Toujours à l'affût, les méchants débarquent, d'abord représentés par un quatuor de mercenaires imbéciles, puis en masse. Evidemment, **Les Maîtres de l'Univers** ne révolutionnera pas la science-fiction cinématographique mais l'utilisation d'éléments aussi nombreux que variés (paradoxe temporel, pseudo-vampirisme...) ne lasse jamais. Bref, on s'amuse follement sans vraiment se soucier de la ressemblance évidence avec **La Guerre des Etoiles**. Le rythme fait la force des **Maîtres de l'Univers**, un rythme qui ne décroît jamais de la première à la dernière image. L'ennui, faut le chercher ailleurs. Mieux que la rapidité du montage, les qualités plastiques du film de Gary Goddard. Les décors foisonnent, tous de conception originale et bénéficiant d'un design baroque en provenance directe des œuvres d'héroïc-fantasy. Il y a une vue saisissante de la forteresse de Skeletor, crâne immense d'où jaillissent des pics et isolé sur une étendue ravagée, la salle



du trône ornée de statues géantes, la caverne de Gwildor, le facétieux lutin et inventeur génial... Question maquillages, les efforts sont probants. Les quatre mercenaires à la solde de Skelettor ont, par exemple, de bonnes têtes bien hideuses. L'un ressemble à Michael Berryman (le fou de **La Colline a des Yeux**) avec une balafre qui lui barre le visage, l'autre est un lézard humanoïde, le troisième un serpent à pattes arborant une impressionnante chevelure blanche tirée en arrière... Le Skeletor que joue Frank Langella est tout à fait plausible, visage complètement osseux, livide, des yeux très noirs, mais tout cela n'est pas rigide et bouge sensiblement. Titulaire du rôle d'Evil-Lyn, la comparse de Skeletor, Meg Foster (**Osterman Week-end, La Forêt d'Emeraude**) se passe de tout maquillage. Ses yeux d'un leu très clair et profond, lui suffisent. « Des yeux étranges » comme dit l'un des personnages. Fleuron des **Maîtres de l'Univers** en matière de make-up : Gwildor dont les bajoues dépassent le menton !

Au niveau des effets spéciaux visuels, le film offre un large éventail de feux d'artifice portant la signature de Richard Edlund, le magicien de **S.O.S. Fantômes** et de **Jack Burton**. Relevons l'espèce de distorsion de l'image qui marque une faille dans l'espace-temps, les rayons issus des doigts de Skeletor... Mais une séquence surtout mérite qu'on s'y arrête : l'irruption de fantassins chevauchant des mini-soucoupes filant à grande vitesse. C'est assez étonnant, d'autant que les transparences sont imperceptibles. Les déplacements du vaisseau de Skeletor sont orchestrés avec la même habileté, surtout quand il parcourt la rue principale d'une petite localité américaine. Détail savoureux : personne dans la population ne semble s'inquiéter de sa présence !

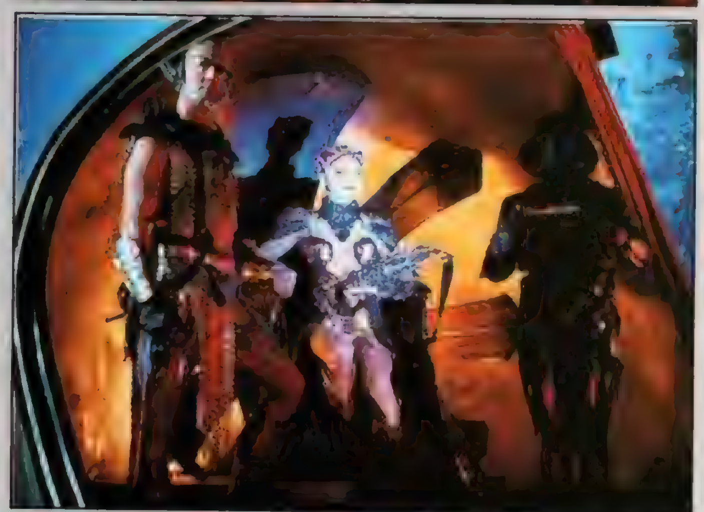
En définitive, **Les Maîtres de l'Univers** a été conçu pour plaire. Objectif atteint. Morceaux de bravoure, héroïsme, manichéisme, effets spéciaux, humour, happy-end dans la tradition... Rien ne manque. Y compris un Skeletor très second degré qui se permet d'ironiser sur les principes chers aux héros de cette histoire pour les 7 à 77 ans.

Michel VOLETTI













SLAM DANCE


Don Opper, acteur, scénariste et co-producteur.

Polar glauque et complexe, Slam Dance braque ses projecteurs sur Don Opper, co-producteur, scénariste et interprète du film. Pas un inconnu celui-là; il avait fait sensation en incarnant la créature pathétique d'Androïd dont il était aussi le scénariste. Tout récemment, il fut également co-producteur, co-scénariste et acteur (le demeuré et un des chasseurs de primes extra-terrestres) dans Critters. Drôle de bonhomme...

Un épais mystère

Thriller new-wave, **Slam Dance** part d'une intrigue apparemment toute simple. Drood, artiste de bandes-dessinées, se trouve traqué par des inconnus, à la suite du meurtre de Yolanda, une mystérieuse jeune sur qui il ne sait rien. L'intrigue se complique rapidement. Qui sont les tueurs ? Pourquoi l'assassinat de Yolanda ? Il semble que certains membres de la police soient aussi incriminés dans cette affaire nébuleuse, que tout se beau monde court après une enveloppe bourrée de photos cochonnes montrant des personnalités en pleine partouze mondaine... Parallèlement, Drood entretient des rapports épineux avec son ex-épouse. Chercher à comprendre les sinuosités de **Slam Dance** revient à dépister l'énigme du **Faucon Maltais**, c'est-à-dire à s'interroger en vain, sur des ramifications sans conclusion. Volontairement embrouillé, le scénario est malgré tous suffisamment habile pour maintenir l'intérêt sinon le développer dans la montée de la tension. Mais ce qui fait l'attrait privilégié de **Slam Dance** tient évidemment à la plastique. Branché, chiadé, mettant en valeur les atmosphères troubles, glauques et nocturnes, le film de Wayne Wang (né à Hong Kong) dérive dans un océan d'étrangeté, d'écueils insalubres comme cette boite punk où se pratique la « slam dance », danse brutale qui consiste surtout à se bousculer. Les extravagances plastiques du film trouvent leur paroxysme sur les collines d'Hollywood, lieu féérique, hors du temps, dans lequel se tapit la solution du mystère. Mais, depuis longtemps, on aura décroché pour se laisser emporter par une ambiance entêtante, onirique.

A découvrir donc ce **Slam Dance**, un peu l'équivalent américain de notre **Diva** national.

***Slam Dance** USA 1986. Prod. : Sho Films/Zenith Prod-Island Pictures. Réal. : Wayne Wang. Scén. : Don Opper. Dir. Phot. : Amir Mokri. Mus. : Mitchell Froom. Dir. Art. : Eugénio Zanetti. Int. : Tom Hulce, Mary Elisabeth Mastrantonio, Virginia Madsen, Millie Perkins, Don Opper, Adam Ant, Harry Dean Stanton, John Doe... Durée : 1 h 40. Dist. : Visa Films. Sortie prévue pour courant novembre 1987.*

Entretien avec
DON OPPER

*I. Vous avez débuté au cinéma en écrivant le scénario d'**Androïd**...*

D.O. Oui, j'ai co-écrit le scénario alors que je travaillais pour Roger Corman comme menuisier. Avant ce film, j'étais dans l'industrie du cinéma mais en tant que menuisier et preneur de son. J'ai également assuré les emplois d'assistant-metteur en scène, d'assistant à la production, de chauffeur... Sur **Les Mercenaires de l'Espace** par exemple, que je considère comme le Viet-nam du cinéma; le tournage a été infernal. J'ai également bossé sur **New York 1997**; ce n'est pas une production Corman mais les effets-spéciaux ont été tournés dans ses studios. Puis ce fut **Mutant** et **City Limits** qui est une lourde erreur. En fait, j'ai rédigé de nombreuses pièces de théâtres durant 10 ans avant de venir au cinéma.

*I. Sur **Androïd**, vous avez cotoyé Klaus Kinski. Une personnalité non ?*

D.O. Pendant le tournage il était incroyable. A chaque fois qu'une jeune fille ou une femme passait dans son champ de vision, il se levait et allait l'aborder. Un vrai fou ! Il est totalement excentrique. Il ne connaissait même pas le nom des comédiens avec qui il tournait. Un jour, sur le plateau, il a demandé à parler au scénariste et on lui dit que c'était moi. Du coup, il a retenu mon nom !



I. D'où vient le titre **Slam Dance** *?*
D.O. C'est une danse assez récente, une danse de la fin des années 70 où les gens courent les uns vers les autres et se mettent K.O. mutuellement. Elle est surtout pratiquée par les punks. Le titre est donc une métaphore : lorsqu'on entre sur la piste du Slam Dancing, il faut s'attendre à prendre des coups; et c'est le cas de Drood qui se heurte à un monde qu'il ne connait pas. Au passage, bien sûr, il encaisse de partout.
I. Pourquoi n'avez-vous pas interprété le personnage principal ?
D.O. Parce que nous ne pouvions financer le film de cette façon. Plusieurs comédiens ont lu le script et se sont déclarés intéressé. Tom Hulce (**Amadeus**) était l'un d'entre eux. Mais ce n'est que deux ans avant d'avoir écrit l'histoire que je me suis retiré et que la production a pu se mettre en marche. J'aurais pu tout aussi bien faire l'inverse, me raccrocher au rôle principal; mais sans avoir la certitude de voir **Slam Dance** aboutir.
*I. Virginia Madsen (***Electric Dreams, Dune***) est très peu présente à l'écran...*
D.O. Son personnage avait plus d'importance dans le scénario, mais, au montage on a dû couper. Ça n'a rien à voir avec sa performance qui est brillante. Je crois que **Slam Dance** est dans l'ensemble un bon véhicule pour des numéros d'acteurs.
I. Comment travaille Wayne Wang le metteur en scène ? Est-ce qu'il répète souvent la même scène ?
D.O. **Slam Dance** est un film à petit budget. Il n'en a pas l'air. Nous avions donc que très peu de temps pour tourner.
Wayne est une personne très calme; personne ne s'énerve sur son plateau. Il se sent plus concerné par le look du film que par la direction d'acteurs. Je ne dis pas que c'est mauvais mais le fait que la scène soit jouée à la perfection l'intéresse peu. Il travaille surtout l'aspect visuel.
I. Pourquoi voit-on les lettres HOLLYWOOD au sommet de la colline ? Est-ce de nouveau une métaphore, une représentation ?
D.O. Je ne pense pas qu'il y ait d'autre intention que le choix d'extérieurs bien précis. Mais il y a peut-être là une signification cachée que les critiques vont découvrir...
I. On sous-entendait une réflexion sur le monde du cinéma, sur Hollywood...
D.O. J'ai travaillé à Hollywood pendant 17 ans, j'y habite, mes enfants sont nés là-bas. Et je m'y plais. **Slam Dance** décrit une espèce de monde isolé, cruel où les trahisons sont monnaie courante. Et je crois que cet univers correspond plus à l'état dans lequel j'étais à l'époque de l'écriture du script plutôt qu'à l'image d'une ville particulière. Cependant, Los Angeles déclenche souvent le type de réaction propre au personnage principal de **Slam Dance** : s'engager dans l'inconnu. Mais, une fois encore, il ne s'agit pas d'un film **sur** Los Angeles ou **sur** Hollywood. C'est ma fiction.
I. C'est surtout un cauchemar. Votre cauchemar peut-être : celui d'être seul au milieu d'une si grande cité...
D.O. **Slam Dance** a indéniablement des allures de cauchemar et c'est vrai qu'à Los Angeles, on peut plus facilement se sentir solitaire qu'à New-York ou Chicago. Mais à Chicago ou Detroit, vous êtes tout le temps dans la rue et confronté aux autres d'une manière radicale. A Los Angeles, vous vous heurtez aux gens de façon différente; le contact n'est pas le même. Le temps qu'il fait joue aussi : à New-York en été, il est impossible de rester dans son appartement tellement la température est élevée. A cause de l'humidité aussi. Vous êtes obligé de descendre dans la rue. Je ne peux pas dire avec exactitude ce qui diffère Los Angeles des autres mégalopolis mais c'est une ville unique. Ceci dit, elle a aussi tendance à intégrer tout ce qui se fait aux USA; elle finira donc par ressembler de plus en plus aux autres cités.
Par exemple les flics : j'ai été élevé à Chicago où ils sont gros, désenchantés, vieux, n'essayant pas de se conduire en héros... Quand je suis arrivé à Los Angeles, j'ai découvert des policiers blonds, yeux bleus, bien musclés, grands, bien équipés, beaucoup plus effrayants que ceux de Chicago. Maintenant ces flics « aryens » ont vieilli, leur look se modifie. De même pour la culture, les théâtres et les galeries d'art se sont développés. Il y a aussi davantage de scandales financiers, de pots de vin... Je pense que Los Angeles est en train de perdre son unicité malgré le fait que c'est la ville la plus étendue au monde.
I. : **Slam Dance** *parait souvent traiter du thème de l'artiste frustré...*
D.O. : L'idée de l'artiste dans le film est devenue de moins en moins essentielle au fur et à mesure que le projet progressait. Au début, je voyais un homme dont l'art change petit à petit, peignant tout d'abord comme Francis Bacon des êtres humains dans des compositions « explosées ». J'ai l'intention de tourner un film sur l'art parce que cela n'a jamais été vraiment fait. Mais **Slam Dance** n'est pas, à mon sens, un film sur les problèmes d'un artiste.
I. : Votre compagnie, Sho Films, a un planning très serré dans les mois et années à venir...
D.O. : Oui. Il y a d'abord **Flight to Nowhere** d'après un livre de John Fuller, un poète anglais. C'est une sorte de conte gothique et mystérieux se déroulant au 16ᵉ siècle. Nous avons **Lady Over**, histoire de deux escrocs, un homme et une femme piégés au Sri Lanka à la suite d'un accident d'avion. Viendra ensuite **Car Wars**, une comédie à cheval entre **Brazil** et **Blade Runner**. Le film se passe au 21ᵉ siècle à Londres. Schwarzenegger est président des USA dont l'Angleterre est devenue le 59ᵉ état. Le héros est un androïde tueur de voitures. Je viens d'achever le script d'**Another World** à propos d'un jeune garçon qui a perdu sa mère. Je suis en train d'écrire une comédie traitant du Double de Doistoiewski; j'espère pouvoir le mettre en scène. Et nous avons bien sûr **Critters 2** où je redeviendrai Charlie le vagabond.

Propos recueillis par Alain CHARLOT et Marc TOULLEC.







FLAG

Un polar français pas bête du tout, bien mené, bien construit, bien interprété. C'est d'abord l'histoire d'une amitié perdue. Simon est un flic, un loser que ses fonctions amènent surtout à passer des nuits entières dans une voiture à surveiller le truand. Par contre, Tramoni, son copain, occupe le poste de Commissaire, titre qui lui vaut un confort matériel appréciable. Or Tramoni fraye avec la pègre, il encaisse un pourcentage substantiel de gros casses via son beau-frère et un receleur propriétaire de tripots douteux. Simon est mis sur une voie de garage pour avoir reluqué d'un peu trop près une affaire de bijoux volés. Il ne l'accepte pas et monte contre Tramoni une véritable machination. Pour arriver à ses fins, il s'endette au jeu, emprunte une dizaine de briques au receleur (Julien Guiomar tout à fait onctueux dans la peau d'une ordure mégalomane) et organise un braquage. Jacques Santi (autrefois Tanguy dans la série **Les Chevaliers du Ciel**) s'est tiré d'affaire pour ce premier film. Très peu de scènes d'action mais on s'ennuie jamais à suivre



Richard Bohringer mener à bien sa mission. C'est même souvent captivant, plein d'humour, bourré de détails qui donnent au film une totale véracité, un ton semi-documentaire agréable. Contrairement à beaucoup de polars hexagonaux, **Flag** (flagrant délit) ne cherche pas à démarquer les thrillers américains. Le décor, on le connaît ; les seconds couteaux, on les côtoie... **Flag** est donc une œuvre accessible, ancrée dans le quotidien... Toujours excellent, Richard Bohringer ne donne pas dans le genre super-flic dégainant pour un rien. Au contraire, il incarne un type encore plein d'illusions sur certains principes : la justice, l'amitié. Même piégé, Tramoni reconnaît qu'il a eu raison de l'attirer dans cette souricière.

Marc TOULLEC

France-Canada 1987. Prod. : Les Films Ariane/Cinévidéo/FR3 Films Productions/Soprofilms. Réal. : Jacques Santi. Scén. : Jacques Santi, Simon Michael, Tansou. Dir. Phot. : François Protat. Mus. : Jean-Pierre Mas. Int. : Richard Bohringer, Pierre Arditi, Philippine Leroy-Beaulieu, Anne Letourneau, Julien Guiomar, Donald Pilon, Smain... Dur. : 1 h 44. Dist. : A.A.A. Sortie Paris le 7 octobre 1987.

COLERE EN LOUSIANE



Encore un plaidoyer anti-raciste ? Non. Enfin, pas une œuvre partisane tels des dizaines de films toujours pleins de bonnes intentions mais tournant inlassablement en rond. Réalisé par un cinéaste allemand à qui l'on doit **Le Tambour, Colère en Louisiane** se déroule en 1987 en Louisiane, région où l'esclavage connut son apogée. Tout le film, ou plutôt ses personnages, semble se retourner vers le passé, vers les lynchages racistes, vers l'oppression. C'est, d'ailleurs, ce qui mène au « drame », moteur dérisoire de l'action. Beau Boutan croyant (encore) être au siècle dernier ; conduisant un tracteur, le fusil de chasse à la main, il menace de mort un de ses ouvriers agricoles, noir bien évidemment. Beau, juste au moment de faire feu, est abattu. Candy (Holly Hunter, la jeune mère adoptive de **Arizona Junior**, accourt, met au point un savant stratagème afin de protéger Mathu (Louis Gossett Jr, fabuleux), un autre black. A son appel, tous les noirs du patelin se pointent, tous munis d'un fusil chargé d'une cartouche vide de même calibre. Et tous se déclarent coupables de la brutale disparition de Beau. Voilà qui gâche une journée promise à la pêche, surtout pour le shériff Mapes (Richard Widmark), représentant de la loi, désabusé, traditionnaliste, grand distributeur de baffes et surtout pressé de boucler une affaire qui menace de finir très mal. Les blancs s'agitent, partagés entre les larmes et la colère vengeresse. On pouvait s'attendre à une classique opposition affreux racistes/blacks progressistes, opposition bâtie sur des arguments déjà exposés. **Colère en Louisiane** se refuse aux clichés, emprunte une voie qui est celle de l'ironie, de l'humour. Tout semble pris à la légère (y compris ce balourd de Beau, énorme paysan qu'on croirait issu d'un cartoon), rigolard et caricatural (la marche des vieux blacks le fusil sur l'épaule)... Conté avec originalité, bénéficiant d'un accompagnement musical remarquable et d'une belle photographie, **Colère en Louisiane** ne délivre pas vraiment de message. Il convainct d'autant mieux de la stupidité, de l'inutilité du racisme.

Marc TOULLEC

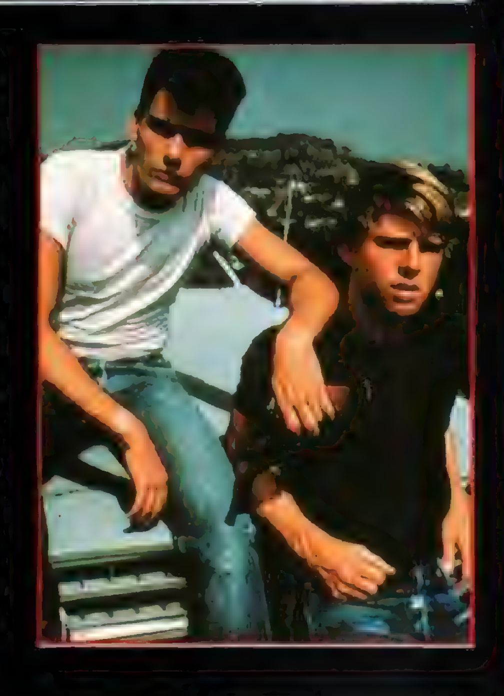
A Gathering of Old Men. USA 1987. Prod. : Gower Frost/Orion. Réal. : Volker Schlondorff. Scén. : Charles Fuller d'après le roman de Ernest J. Gaines. Dir. Phot. : Edward Lachman. Mus. : Ron Carter, Papa John Creach. Int. : Louis Gossett Jr., Richard Widmark, Holly Hunter, Joe Seneca, Will Patton, Woody Strode, Tiger Haynes, Papa John Creach, Julius Harris... Dur. : 1 h 32. Dist. : 20th Century Fox. Sortie Paris prévue le 12 novembre 1987.

DE SANG FROID

Penelope Spheeris n'a vraiment aucune chance en France. Son premier film de fiction, **Suburbia** (sur le mouvement punk) n'a connu qu'une carrière médiocre en vidéo sous le titre **Les Loubards. Hollywood Vice Squad**, un polar avec Carrie Fisher, ne devrait jamais sortir en salle. Quant à **De Sang Froid**, il a bien bénéficié d'une sortie, mais anonyme. Il s'agit pourtant d'une œuvre importante, ambiguë, très violente. Un film sur le mal de vivre. Deux adolescents croupissent dans une localité proche de Los Angeles. Aucun avenir pour eux, sinon terminer ouvriers dans une usine. Ils décident donc d'aller voir ailleurs. A Los Angeles. Le premier à pâtir de leur refoulement, de leur refus du monde, est un pompiste pas très honnête. Puis viendront un homosexuel tabassé à mort avant d'être abattu, un couple de californiens typiques, une médium esseulée... Ils tuent sans raison, grisés dans le feu de l'action, rongés par ce démon intérieur qui existe quelque part en chacun de nous. Pas de mobiles sinon la fureur de vivre, de ne pas vivre vraiment, de ne pas avoir d'avenir, d'être contraint de se conformer aux normes. De se marier, d'avoir des enfants, de végéter, de prendre racines, de clamser sans avoir réellement vécu... Un petit mobile. **De Sang Froid** (traduction français du plus inquiétant **The Boys next Door**) inquiète, dérange, remue les tripes par son ivresse, son arrière-goût de sang, l'excitation folle de ces instants de violence (amplifiés par une musique hard-rock provenant, parmi d'autres, des Cramps, groupe punk bien connu). Honnête jusqu'à gommer tout repaire morale, **De Sang Froid** restera comme le film du désespoir. Un film sans concession, mis en scène avec une très grande efficacité. Un film où l'on se surprend parfois à sympathiser avec les deux révoltés. Penelope Spherris a osé titiller une fibre qu'aucun cinéaste n'a sollicitée. A voir à tout prix au mépris des convenances. Un très grand film.

Marc TOULLEC

The Boys Next Door. USA 1984. Prod. : Keith Rubinstein et Sandy Howard/New World Pictures. Réal. : Penelope Spherris. Scén. : Glen Morgan et James Wong. Dir. Phot. : Arthur Albert. Mus. : Georges S. Clinton, Geo. SPFX : Mark Shostrom. Int. : Charlie Sheen, Maxwell Caulfield, Patti D'Arbanville, Christopher MacDonald, Hank Garrett, Paul C. Dancer... Dur. : 1 h 40. Dist. : Metropolitan Filmexport. Sortie Paris le 2 septembre 1987.



L'AUBERGE DU PRINTEMPS

Sorti voici bientôt un an et demi dans la capitale, **L'Auberge du Printemps** n'avait récolté que 2 000 spectateurs. Quelques mois plus tard sortait **A Touch of Zen** dans une unique salle, lequel remportait un important succès vu la modestie de son exploitation. Tout récemment, **Raining in the Mountain**, proposé dans un circuit très pointu, attire la grande foule. **L'Auberge du Printemps, A Touche of Zen** et **Raining in the Mountain** sont trois films de King Hu, le plus grand metteur en scène chinois. Après les carrières fructueuses précédemment évoquées, le distributeur de **L'Auberge**... ne pouvait en rester là. Le film réapparait donc. Etant de facture excellente, son metteur en scène ayant depuis acquis un nom en France, il ne peut que marcher. Comme son titre ne l'indique pas, **L'Auberge du Printemps** est un film d'arts martiaux à tendance histoire. Il se déroule presqu'exclusivement dans une auberge où il s'agit de faire main basse sur le plan d'attaque des rebelles chinois contre l'agresseur mongol. Pour un film d'intérieur, **L'Auberge du Printemps** est impressionnant de virtuosité ; la caméra semble bouger en permanence, tout n'est qu'agitation, déplacement... Et l'intrigue développe un jeu passionnant : pister, dépister, qui est qui, qui joue double jeu... Virtuose, King Hu parsème le script d'un humour bon-enfant, cocasse, un humour qui pourrait alourdir le film mais qui, paradoxalement, contribue encore à sa réussite. Mais ce sont les combats qui fournissent au cinéaste matière à convaincre totalement de son génie, des affrontements plastiquement parfaits, réglés comme des ballets, interprétés par des acteurs d'une souplesse incroyable. Un bonheur de film. Reste mainteant à attendre les films de King Hu encore inédit en France : **Come Drink with Me, Dragon Gate Inn**... Ils sont tous formidables, jouissifs, beaux, inventifs, exotiques, dépaysants, distrayants, somptueusement mis en images. Alors qu'attend -t-on pour nous les montrer ?



Marc TOULLEC

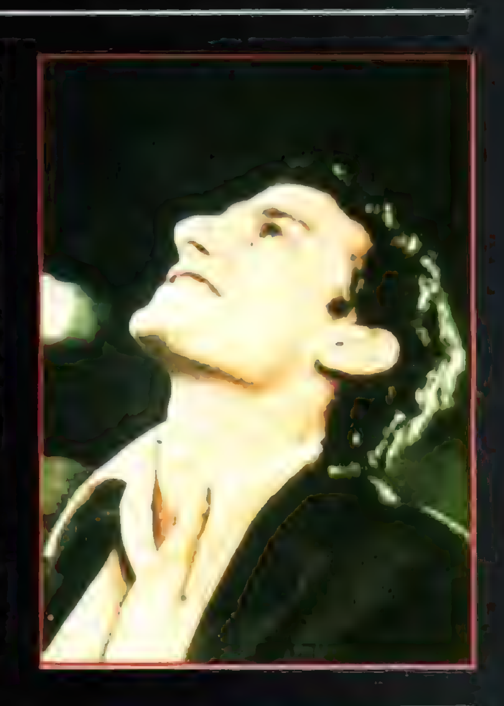
The Fate of Lee Khan. Hong-Kong 1973. Prod. : Li Sheng/Golden Harvest. Réal. : King Hu. Scén. : Wang Chong et King Hu. Dir. Phot. : Cheng Chao Yong. Mus. : Ku Jia Hui. Int. : Li Lihua, Angela Mao, Helen Ma, Hu Jin, Tian Feng, Xu Feng... Dur. : 1 h 47. Dist. : Panda Films. Reprise Paris le 28 octobre 1987.

LA PHOTO

Le nom de Nico Papatakis ne vous dira certainement pas grand chose, mais c'est celui d'un homme à la biographie surprenante. Né en 1918, études à Paris, puis direction d'un cabaret, « La Rose rouge » ; le cinéma l'attire, il produit successivement Jean Genet et John Cassavetes (le parallèle n'est pas évident). Il tourne enfin en 63 et n'a, depuis cette date, réalisé que quatre films, dont le très curieux **Gloria Mundi** (1975). Papatakis prétend que son quatrième long-métrage, **La Photo**, a pour thème l'immigration ; c'est une façon modeste de voir les choses. Son film comporte en fait tant de registres différents, l'histoire est si tordue qu'il est difficile de le classer, de lui coller une étiquette. D'ailleurs, qui le voudrait ?
Le point de départ, quoique présentant un jeune homme bizarre et tourmenté, pourrait être celui d'une œuvre politico-sociale. 1971, Ilias Apostolov doit quitter la Grèce en toute hâte pour échapper à la junte militaire. Juste avant de partir, il ramasse dans la rue la photo d'une jolie femme ; petit geste anodin qui va pourtant déclencher une suite d'évènements comico-malsains, jusqu'à l'inéluctable, cet acte monstrueux qui clôt le film. Car Ilias, recueilli à Paris par un cousin éloigné, laisse traîner, pour son malheur, le cliché fatal. Et il se met à mentir, comme ça, sous le coup d'une de ces impulsions qu'on ne s'explique jamais. Film riche, passionnant, original, **La Photo** est non seulement un bel exemple de décorticage de l'esprit humain (la manière dont Ilias rationalise sa folie) mais aussi l'objet physique d'une maturité incontestée.

Alain CHARLOT

Grèce-France. 1986. Prod. : Centre de Cinéma Grec/Ikones. Prod. : GRP. Réal. : Nico Papatakis. Scén. : Nico Papatakis. Dir. : Aris Stavrou et Arnaud Desplechin. Mus. : Christodoulos Halaris. Int. : Christos Tsangas, Aris Retsos, Zozo Zarpa, Despina Tomazani, Christos Valavanidis... Dur. : 1 h 42. Dist. : Les Acacias Ciné Audience. Sortie Paris le 28 octobre 1987.



RIPOSTE IMMEDIATE

Pas mal du tout malgré des défauts probants. D'abord, l'esprit parfaitement réactionnaire du film. A Beyrouth, tout est net : d'un côté il y a les méchants (les intégristes religieux secondés par des terroristes internationaux), de l'autre les bons (Américains évidemment, venus là faire du tourisme colonialiste). Le metteur en scène caricature la situation. Les Arabes sont des tueurs sanguinaires, des fanatiques, des tortionnaires ; ils seront punis ! Bien sûr, la manière dont les faits sont exposés met mal à l'aise ; on ne peut que donner raison à ce sergent muselé, transfuge militaire de l'inspecteur Harry, bien décidé à récupérer son Colonel, prisonnier et menacé de signer des aveux forcés. Le dit Sergent (un sosie de Clint Eatswood dans **Le Maître de Guerre**) emploie des méthodes efficaces : passages à tabac, intimidation... Dans les scènes d'action, il fait merveille, déquenille les malfaisants pas grappes, d'une main tient le volant de sa jeep, de l'autre saisit un bazooka miniature. Peu intéressé par la psychologie et les nuances de la diplomatie, le metteur en scène, Terry Leonard, est heureusement plus motivé par le spectaculaire. **Riposte Immédiate** est un film qui remue bien. Un tantinet sadique aussi lors de croustillantes séances de torture, à la perceuse électrique par exemple ou jusqu'à avoir le visage complètement tuméfié. A ce titre, les instants de visite des ruines de l'ambassade yankee sont assez gratinés ; on se croit alors revenu dans **Le Jour d'Après.** Moins de complaisance et plus de nerf dans les scènes offensives où Terry Leonard fait preuve d'un sens certain du cadrage. Quelques ralentis montrent bien que les cascadeurs ne sont pas ceux de la fête foraine d'à-côté. Un doublage français économique sur des dialogues simplistes n'entame pas trop le plaisir pris au spectacle. A prendre donc avec des pincettes. Le temps d'un mouvement de caméra, on peut repérer un portrait de John Wayne en tenue kaki accroché dans les locmgx de l'armée. Ce qui s'appelle être honnête avec soi-même.



Marc TOULLEC

Death before Dishonour. *USA 1986. Prod. : Lawrence Kubik, Arthur Maslansky, William Braunstein/New World Pictures. Réal. : Terry Leonard. Scén. : John Gatliff et Lawrence Kubik. Dir. Phot. : Don Burgess. Mus. : Brian May. Int. : Fre Dryer, Brian Keith, Joanna Pacula... Dur. : 1 h 25. Dist. : Eurogroup. Sortie Paris le 23 septembre 1987.*

FRED OLEN RAY

Le Magicien du système « B ».

Fred Olen Ray. Un nom difficile à placer dans la conversation. Mais les vrais mordus du cinéma indépendant américain le connaissent sûrement. Agé de trente-trois ans, il est un des derniers héritiers de la méthode Corman : faire un film avec trois fois rien.
Alien Dead, Scalps, Biohazard, Cyclone, Commando Squad, aucun de ces films n'est sorti en France ; seul **Armés pour répondre** est parvenu cet été jusqu'à nous. A la fois producteur, scénariste et metteur en scène, Fred Olen Ray représente l'esprit de l'exploitation cinématographique dans ce qu'il a de plus artisanal, de plus authentique. Bricoleur infatigable, autodidacte parfaitement autonome, il mérite autant de figurer dans le Livre des Records que d'être découvert par les lecteurs d'**Impact.**

I. : Quand avez-vous réalisé votre premier film ?

F.R. : En 1978, je crois... **The Alien Dead**. En réalité, c'est mon second film. Le premier est tellement nul que je n'en parle jamais ; il s'appelle **The Brain Leeches/Les Suceurs de Cerveau**.

I. : Quel titre !

F.R. : Vous trouvez aussi ? J'ai failli en faire un remake juste pour immortaliser ce titre.

I. : Parlez-nous de vos débuts...

F.R. : Rien de très glorieux. J'ai d'abord été vadonc, puis photographe de plateau.

I. : Vadonc ?

F.R. : Oui : « Va donc me préparer un café », « Va donc chercher le pain pour les sandwiches », « Va donc régler ce projecteur »... Homme à tout faire, si vous préférez. Mais l'horizon me semblait bouché. Je suis alors parti en Floride, à Orlando, où je suis devenu collaborateur technique d'une chaîne de télévision.

I. : Qu'est-ce qui vous a décidé à devenir metteur en scène ?

F.R. : Je ne sais pas vraiment. **Alien Dead** ne s'est pas monté selon la procédure habituelle. La chaîne où je travaillais venait d'acheter du matériel, des caméras entre autres. J'en ai pris une, une Bolex, et j'ai commencé à filmer un peu n'importe quoi. Je me suis procuré pour quarante dollars de pellicule, j'ai fabriqué un masque de monstre et j'ai tourné quelques scènes où un gars traque des filles dans un parking. Un copain m'a ensuite présenté à un producteur qui avait pris sa retraite en Floride ; je lui ai projeté mon chef-d'œuvre sur le mur de ma salle à manger, nous avons discuté et nous sommes arrivés à la conclusion suivante : avec quinze mille dollars, mon petit film pourrait devenir un véritable long métrage. Ma mère a obtenu un prêt bancaire en hypothéquant ma moto, et c'est ainsi qu'**Alien Dead** a pu se faire. Seulement je n'avais pas la moindre formation cinématographique. Je me suis donc acheté un guide du genre « Le Cinéma en Dix Leçons », et c'est là que j'ai appris à construire une séquence et à écrire un scénario.



Fred Olen Ray sur le tournage de SCALPS.

I. : Hollywood, à nous deux !

F.R. : Pas vraiment. Le film n'a eu aucun succès, il est sorti en vidéo et je suis retourné dans mon studio de télévision... pour démissionner quelques semaines plus tard. Je ne pouvais rien faire de bon en Floride. J'ai alors décidé de partir à Los Angeles avec mon frère.

I. : Et qu'y avez-vous fait ?

F.R. : Chômeur. En Floride, j'étais simplement *sans travail* ; là, pour la première fois de ma vie, je faisais l'expérience du *chômage*. Je me suis finalement déniché de petits boulots occasionnels ; inventer des effets spéciaux pour des publicités, fabriquer des armes pour **Vendredi 13** et **Dar l'Invincible**. Ça a duré plus d'un an. Comme je travaillais dans de grands ateliers situés à l'écart des studios, je n'ai jamais mis le pied sur un plateau ! Puis j'en ai eu marre. Re-chômage. Sans voiture, un gamin de quatre ans sur les bras, je vous assure que je n'étais pas fier. Tout le monde chez moi me conseillait de revenir en Floride : « Bon, tu es parti, tu as essayé, ça n'a pas marché. Ne te bute pas, rentre à la maison ; tu pourras reprendre ton ancien travail. Si tu veux, on te paye même ton billet de retour ».
C'est à ce moment-là que j'ai pensé *sérieusement* à me lancer dans la mise en scène. Pour être enfin autonome, indépendant. J'ai réfléchi, et l'idée de **Scalps** m'est venue à l'esprit : une histoire de gosses tués par un esprit vengeur après avoir profané des tombes indiennes. Le film n'a pratiquement rien coûté, ce qui n'a pas empêché les ennuis. Nous avions conclu un engagement financier avec un laboratoire de Baltimore, et nous lui envoyions chaque jour nos pellicules à développer. Jusque là, rien d'anormal. Sauf que notre directeur de la photographie n'était pas vraiment à la hauteur. Quand nous avons vu que les premières

Les deux photos : CYCLONE.





bobines étaient complètement surexposées, nous avons compris qu'il ne connaissait rien, ce qui s'appelle *rien*, aux éclairages. Il improvisait !
Nous l'avons bien sûr viré sur-le-champ et remplacé le jour même. Avec des techniciens compétents, **Scalps** aurait pu être un bien meilleur film. Vous imaginez alors notre étonnement quand une compagnie — la 21st Century — s'est ruée sur lui non seulement pour le distribuer en salles, mais aussi pour financer son gonflage en 35 mm ! Ça ne m'a pas rapporté le moindre dollar, mais tant pis. Le film est sorti, et avec une superbe affiche en prime !

I. : Vous avez un générique intéressant : Carol Borland, par exemple.

F.R. : Nous voulions une vieille actrice, et Forrest J. Ackerman m'a parlé d'elle. Cela faisait trente-cinq ans qu'elle n'avait pas tourné...

I. : Et après **Scalps** *?*

F.R. : Retour au chômage. Puis j'ai atterri dans un laboratoire de montage. Je m'occupais des rushes.
C'était horriblement ennuyeux, mais ça payait. Pendant cette période, j'ai mis en boîte **Biohazard**, une histoire de virus mortel. Je l'ai tourné en douze jours, et en Panavision, s'il vous plaît. Tout a commencé le jour où je me suis rendu à Venice pour visiter les studios de Roger Corman ; j'étais tombé par hasard sur un décor de vaisseau spatial, celui d'**Android**. Une vaste pièce, un long corridor et des tableaux de bord lumineux...
Avant même de penser à **Biohazard**, je me suis d'abord empressé de bâtir un semblant de scénario, de recruter quelques figurantes et de fabriquer des costumes à la **Flashdance** pour réaliser la bande-annonce de ce qgi allait devenir **Prisonship 2000**. Ensuite, j'ai loué des costumes de **Metalstorm** et de **La Galaxie de la Terreur**, emprunté des armes du **Guerrier de l'Espace**, utilisé les décors de **The Lost Empire**, et acheté une minute des **Mercenaires de l'Espace** pour les scènes de batailles intergalactiques... J'ai agité bien fort ce cocktail issu de productions Corman, et c'est ainsi que **Biohazard** a vu le jour. Engoncé dans un costume de caoutchouc fabriqué spécialement pour lui, mon fils de *cinq ans* interprétait le monstre ! C'était un tout petit budget, mais le résultat ne manquait pas d'allure. 21st Century l'a distribué, et il a fait une carrière plus qu'honorable en vidéo.
Un peu plus tard un de mes stagiaires, par ailleurs étudiant dans une école de cinéma, m'a parlé d'un plateau où se trouvaient, toujours intacts, les décors d'une publicité à la **Indiana Jones** pour une marque de blue-jeans. J'ai très vite rédigé trois feuillets sur la légende d'une princesse égyptienne embaumée, et j'ai tourné dans les décors de la pub une bande-annonce d'une minute et demi. Je l'ai montrée à un de mes amis, lequel en a fait aussitôt parvenir une copie à Transworld qui venait de distribuer **Biohazard** dans trois Etats. La bande-annonce a plu, et Transworld a produit **The Tomb**. Le scénario a été bouclé en dix jours, la pré-production en treize et le tournage en quinze. Faites le calcul vous-mêmes : le film a été conçu en cinq bonnes semaines, et il m'a rapporté assez d'argent pour vivre un an sans travailler. Mais je ne me suis pas reposé sur mes bénéfices. J'ai aussitôt signé un contrat avec Jack B. Harris pour **Prisonship 2000**.

I. : Combien **The Tomb** *a-t-il coûté ?*

F.R. : A peu près cent quatre-vingt-dix mille dollars, dont quarante-cinq mille de droits divers.

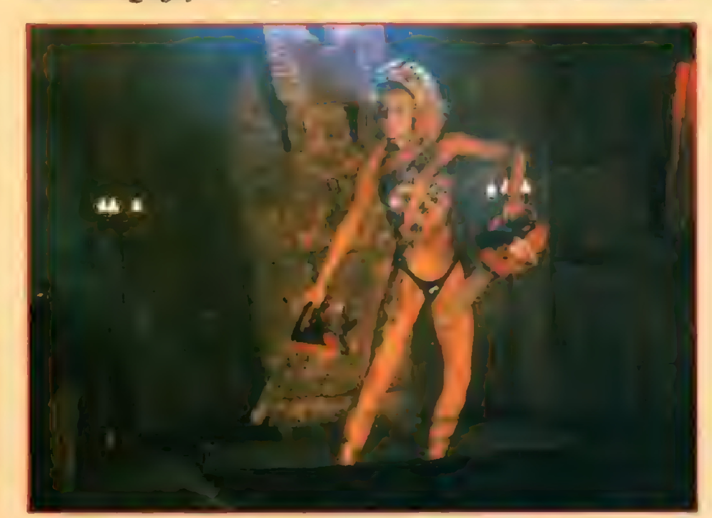
I. : Et **Prisonship 2000** *?*

F.R. : Cent soixante-quinze mille dollars, mais *tous* investis dans le film. J'ai réemployé John Carradine — déjà au générique de **The Tomb** —, et je me suis livré à ma petite cuisine habituelle. J'ai donc emprunté un monstre créé par Ted Bohus pour **Deadly Spawns**, des costumes de **Metalstorm**, la Land Rover de **L'Age de Cristal**, et des extraits de **Buck Rogers**, **Galactica**, **Les Mercenaires de l'Espace** et **Dark Star**. J'ai organisé tout ça autour du scénario et des scènes que j'avais moi-même préparés, et **Prisonship 2000** est né. Le résultat a tellement emballé Transworld qu'ils ont décidé de le mixer en dolby stéréo ! Quant à moi, j'avais atteint mon but : faire un film avec deux bouts de ficelle et lui donner des airs de super-production.

I. : Nous en arrivons à **Armés pour répondre**.

F.R. : Oui. Après **Prisonship 2000**, je devais faire un autre film avec Transworld. J'avais signé un contrat, mais ils n'ont plus donné de leurs nouvelles. Dans le même temps, Cinetel m'a contacté. Comme je voulais avant tout travailler, je suis allé les voir. Ils m'ont demandé : « Que voulez-vous faire ? Un film ? » Je leur ai dit que je souhaitais réaliser un film d'action. Ils m'ont montré un scénario qu'eux-mêmes ne trouvaient pas très bon et m'ont proposé de l'améliorer à ma façon, ce que j'ai fait. C'était **Armés pour répondre**. Quand les choses se sont concrétisées, j'ai reçu comme un choc : sortant d'un film à cent soixante-quinze mille dollars, je me trouvais brusquement catapulté à la tête d'une production d'*un million et demi de dollars !*
Le troisième jour de tournage, nous devions réaliser en extérieurs une scène située dans un bar. Quand je suis arrivé sur place avec ma voiture, l'endroit était truffé de panneaux « Stationnement Interdit ». Déshydraté par la surprise, je



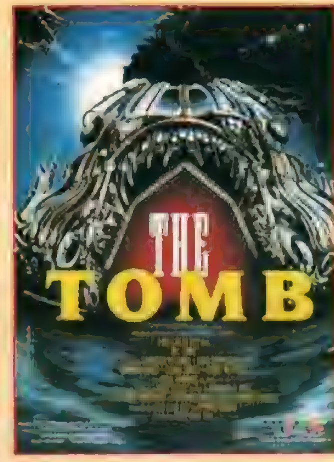


Michelle Bauer (haut - mais dans le N°12 elle enlèvera le bas !) et Linnea Quigley dans HOLLYWOOD CHAINSAW HOOKERS.

COMMANDO SQUAD.









SCALPS (haut) et THE TOMB.





HOLLYWOOD CHAINSAW HOOKERS.



Les deux scènes : COMMANDO SQUAD.



ne savais pas quoi faire. Je ne pouvais pas me garer ! Je suis allé voir un de mes assistants et je lui ai demandé : « Où je vais maintenant, puisqu'on ne peut se mettre nulle part ? » Il m'a regardé d'un drôle d'air : « Qu'est-ce que vous racontez ? Mais toute cette rue est pour *vous* ! Garez votre voiture où vous voulez ! » Je n'en croyais ni mes yeux ni mes oreilles. Le stationnement était interdit pour nous permettre de tourner tranquillement *notre* film... C'est alors que j'ai vu des cables qui jonchaient le sol ; je les ai suivis et je suis tombé sur un convoi de cinq ou six caravanes bien alignées, elles-mêmes entourées de camions de marchandises et de voitures de pompiers. Et tous ces gens travaillaient pour *moi* ! J'étais la plus haute autorité sur le plateau... Je passais sans transition d'une petite équipe où je connaissais tout le monde à une véritable armée de cinquante-six parfaits étrangers. C'était troublant. Quoi qu'il en soit, tout s'est très bien passé, le film est sorti dans un circuit de cent salle et a rapporté beaucoup d'argent.

I. : Vous a-t-il personnellement enrichi ?

F.R. : Non. Je n'ai pas touché le plus petit dollar.

I. : Vous savez, Fred, d'autres que vous en feraient une dépression nerveuse si une telle chose leur arrivait.

F.R. : J'étais déprimé. Mais à ce moment-là Transworld a redonné signe de vie et j'ai directement enchaîné sur **Commando Squad**. Un jour que nous tournions en extérieurs dans des grottes, j'ai dit à un de mes acteurs : « Tu sais, nous devrions revenir ici et faire un film situé dans des cavernes. Cannon est justement en train de réaliser **Voyage au Centre de la Terre** — nous devrions faire quelque chose comme **Au-delà du Centre de la Terre** et le tourner ici, dans ces mêmes grottes. Il suffirait de changer les angles de prises de vues et les éclairages ». J'ai donc écrit un scénario de quarante pages pendant que nous terminions **Commando Squad**. Le dernier jeudi du tournage, alors que nous tournions dans de superbes décors, j'ai rédigé six autres pages. J'ai ensuite demandé à l'équipe technique de rester sur les lieux le vendredi, afin de faire des essais avec les lumières et les caméras de **Commando Squad**. La semaine suivante, nous décidions de nous lancer dans **The Phanton Empire** : une semaine de préparation, une semaine de tournage et le film était bouclé dans la foulée. J'ai utilisé des déguisements de Noël pour les monstres, engagé Jeffrey Combs, Russ Tamblyn, Sybil Danning et Robby le Robot, loué encore une fois la Land Rover de **L'Age de Cristal**, et voilà !

I. : Que préparez-vous en ce moment ?

F.R. : Je supervise la post-production de **THe Phantom Empire**... Mais quelque chose me turlupine. J'ai acheté il y a deux ans un film intitulé **Honey Bitches** (en français : « Douces Cochonnes » une de ces productions soit disant érotiques dont la principale curiosité est de ne comporter aucune scène de sexe, mais un nombre impressionnant de morts violentes. Ici, par exemple, un gars se fait égorger par une fourche, et tous les personnages meurent sauf une fille. Je me le suis donc procuré pour une bouchée de pain. J'ai ensuite engagé John Carradine pour *une journée* afin de lui faire tourner la scène d'ouverture et deux ou trois petites apparitions. J'ai intégré ces séquences au film, fait composer une nouvelle bande originale, et j'ai rebaptisé le tout **Death Farm**. J'ai vendu les droits d'exploitation aux Etats-Unis à Continental Video pour quinze mille dollars, et les droits d'exploitation dans le reste du monde à Troma pour douze mille cinq cents dollars. Seulement certaines affiches me créditent comme réalisateur à part entière, alors que je n'ai dirigé que cinq minutes du film à tout casser ! C'est une manœuvre malhonnête qui risque de nuire à ma réputation. Le film s'appelle aujourd'hui **Demented Death Farm Massacre**, et c'est à l'heure où je vous parle la dernière chose que j'ai faite.

I. : La dernière ? Vous ralentissez votre rythme de travail ?

F.R. : Oui. J'essaie simplement de collecter de l'argent pour pouvoir passer au stade supérieur. New World Pictures, Paramount... Qui sait ? Je veux croire que je fais mon boulot de mieux que je peux — voilà deux ans que je n'arrête pas. Beaucoup de metteurs en scène se contentent de réaliser un film par an ; l'an dernier, j'en ai fait quatre et produit un ; cette année, j'en ai mis en scène deux et financé encore un. J'ai vraiment besoin de prendre des vacances.

Entretien réalisé par
Maitland MCDONAGH
(Traduction : Bernard ACHOUR)

COURRIER DES LECTEURS

Alain Fontaine, Franconville
Votre revue est superbe, bonnes photos, bons reportages, etc... Mais pourquoi ne pas avoir fait un article sur Chuck Norris, car avec ses derniers films (**Portés disparus 1** et **2**, **Invasion U.S.A.**, **Delta Force**), il s'est bien fait remarquer ? Ceci dit, chapeau quand même pour les autres articles, surtout ceux du N°9 et en particulier le reportage sur **Freddy 3**, superbe. Alors à quand ce dossier Chuck Norris ? A vous lire.
On en a des choses à dire, on en rêve de dossiers variés, mais chaque chose se fait en son temps et la place nous manque furieusement. Ceci étant, y'a des mauvaises langues à la rédaction qui disent qu'on pourrait bien passer mensuel un de ces jours (yeux effarés des concurrents ! mais non, les gars, c'était pour rire... encore que...). J.P.P.

Daniel Lamandé, Quimper.
Je suis fan d'*Impact* dont je possède la série complète. Dans le n°7, vous avez parlé d'un dossier sur les prisons de femmes et un portrait consacré à l'actrice Linda Blair. On attend, quand vous voulez, nous on est prêts !
A quand des filmographies et des entretiens sur les actrices Erika Blanc, Evelyn Stewart, Katia Christina et les réalisateurs Sergio Martino, Umberto Lenzi, Bruno Corbucci, etc. ?
Enfin j'aimerais savoir quand sortiront les prochains numéros.
Pour l'essentiel de ta lettre, je te renvoie à la réponse précédente et pour nos prochaines parutions, c'est toujours tout les 4 ou 5 des mois pairs (décembre, février, etc...). J.P.P.

Frédéric Ballet, La Roche sur Yon.
Tout d'abord un grand bravo à ceux qui contribuent à la parution d'*Impact*. Je trouve tout ce qui me plait dans cette revue : les couleurs, les sujets choisis très intéressants et l'humour souvent présent. Il y a une autre raison de mon choix : l'absence de publicités de toutes sortes. Je trouve qu'elles n'ont pas leur place dans une revue de cinéma. Je souhaite une longue vie à *Impact*, sans oublier *Mad Movies*.

David Nuez, Montigny en Ostrevent
J'attends toujours que le nombre de pages passe de 52 à 68 pages comme pour *Mad Movies*. Même tarif donc on pourrait s'attendre à trouver autant de pages, non ?
Autre chose, au sujet de la très aimable (et très aimée) Brigitte Lahaie, j'ai remarqué quelque chose de curieux : dans sa période X les génériques indiquaient Brigitte Lahaye alors que maintenant son nom sRécrit avec un « i » ! Expliquez-moi ça. Dans son livre, cette charmante créature nous dit qu'elle a toujours refusé de changer de nom. Bien sûr, phonétiquement c'est ça, mais elle dit aussi qu'on lui a proposé de figurer sous le nom de Brigitte Simonin et qu'elle a refusé. Pourtant, j'ai déjà vu le nom de Simonin sur la jaquette d'un X. (**Viol**). Qu'est-ce à dire ?
Je vous laisse et vous souhaite de continuer sur cette voie, vos revues sont superbes.

Brigitte dans JEUNES FILLES A VENDRE.



Linda Blair dans HELL NIGHT.

Brigitte Lahaie avait elle-même répondu dans le N°51 de **Starfix** *(eh oui, un peu de pub à la concurrence), où elle disait en bref que Lahaie était la traduction de son vrai nom flamand. Elle reconnait aussi avoir utiliser le pseudonyme de Brigitte Simonin à l'époque où elle tâchait de pénétrer (à charge de revanche...) le cinéma « normal ». Voilà, mon petit. Et pour le nombre de pages cela est dû au fait qu'***Impact** *est une jeune revue qui n'a pas encore de grands moyens et que le chiffre de tirage, inférieur à* **Mad**, *fait augmenter le prix de revient à l'exemplaire. Compare cependant avec d'autres revues à 28 ou même 35 F et tu verras que notre prix est tout à fait modéré. J.P.P.*

Fabien Lemonnier, Paris.
Félicitations pour le dernier numéro d'*Impact* qui est incontestablement le must de la série. J'y retrouve ce mélange de sérieux et d'humour qui avait déjà fait les meilleures pages de *Mad Movies* et auquel s'allie le plaisir des yeux avec autant de si bons documents publiés.
Avec *Impact* j'ai l'impression d'être au fait de l'information car vous montrer les meilleures choses bien avant les autres. Je vous souhaite de continuer sur cette lancée prometteuse.
Dans ce N°10 j'ai été particulièrement impressionné par le dossier sur **Predator** qui me semble le plus complet et le plus clair possible. Heureux aussi de pouvoir lire l'avis et les propos de Schwarzenegger lui-même. J'ai été voir le film et ça a vraiment été le choc : les mouvements de caméra dans la forêt, les effets spéciaux, la traque du groupe de mercenaires et bien sûr Schwarzie en personne, toujours aussi présent. Enfin on retrouve le punch et le suspense qui caractérisaient le très réussi **Terminator** et qui représentait jusqu'ici pour moi le meilleur film d'action.
Enfin, et comme tout le monde, j'aimerais pouvoir apporter ici mes petites idées et mes propres suggestions : Pourquoi ne pas vous intéresser davantage à tout ce qui concerne la télévision, les séries, les films etc. Pas mal de séries débarquent sans qu'on sache quoi que ce soit du scénario ou de la date de production et souvent cela concerne votre créneau. Vous pourriez aussi nous présenter de temps à autres des portraits d'un acteur à travers tous ses films. Des filmographies illustrées en quelque sorte, ce qui allierait l'attrait visuel à la précision filmographique. Mais je vous fais confiance, car je vous sais capable du meilleur. Fidèlement vôtre.

Un impactor fou, Orléans.
Votre N°10 a sans doute été le numéro de votre apogée mes frères ! Pourquoi ? Non : pas pour le reportage sur **Predator**, **l'Arme fatale**, ou encore **Police Story** qui, bien que géniaux, n'atteignent pas le côté mythique de ces quelques lignes légendaires qui annoncent le retour en force de la plus grande actrice de tous les temps. Elle joue mieux que Meryl Streep, elle est plus sublime que Madonna. Elle passera à la postérité comme Marylin Monroe, et on se fout de savoir si elle joue ou non dans des nanars, car Linda Blair, c'est elle, se suffit à elle seule. Et Linda n'est pas joufflue comme vous le prétendez. Si j'étais méchant je vous muterais à *Télérama*, tiens !
J'attends toujours le portrait d'elle annoncé depuis 34 ans maintenant et j'espère pouvoir le lire avant la retraite. Et faites un petit effort : donnez-lui la couverture rien qu'une fois, elle l'a bien mérité et ça ferait original. Ca changerait de Sly, d'accord, mais avouez qu'elle a des atouts que ne possède pas Rocky.
Pour conclure Linda Blair est vraiment la plus grande actrice de tous les temps et *Impact* la plus grande revue du millénaire (traduction : j'aimerais être publié !)
Eh bien... quel enthousiasme ! Bon écoute, O.K., je te passe une chouette photo rien que pour toi, et on ne parle plus de cette mutation à **Télérama**, *d'accord ?*
Rassure-toi, nous reparlerons de Linda lorsque ses nouveaux films sortiront en France. J.P.P.

COMMANDEZ LES ANCIEN



N° 23 : Entretien Tom Savini. Dossier **Mad Max II**. Dans les griffes du cinéphage : **Blue Holocaust, Conan le Barbare, Carnage, La Ferme de la Terreur, The Hand, Dragonslayer**. Dossier : La série des « Dracula » avec Christopher Lee. Dossier Dick Smith.

N° 24 : Avant-première : **Spasm, Épouvante sur New York, The Dark Crystal**. Dossier Dario Argento. Sur le tournage de **Ténèbres**. Festival de Madrid. Cinéphage : **Blade Runner, Les Yeux de la Forêt, L'Épée Sauvage, Creepshow, Star Trek II, La Morte-vivante, The Thing**. Film décrypté : **L'Invasion des Morts-vivants**. Ciné-fan : Jean-Manuel Costa, l'animation. Entretien avec Ray Harryhausen.

N° 25 : Maquillage : Entretien avec Dick Smith. Le film décrypté **Alien**. Entretien avec Dario Argento. Dossier : Tobe Hooper ou la folie homicide. Cinéphage : **Tron, Halloween II, L'Emprise, E.T.** Festival de Sitges. Les films d'Avoriaz 83. Ciné-fan : latex et zombies.



N° 26 : Compte rendu du Festival d'Avoriaz 83. Le film décrypté : **Zombie**. Dossier David Cronenberg. **Dark Crystal, Videodrome**. Entretien avec Gary Kurtz et Jim Henson. Cinéphage : **Phobia, Le Prix du Danger, Meurtres en 3-D, Frère de sang, Evil Dead, Looker, Creepshow, Transmission de Cauchemars**. Entretien avec George Miller, les « **Mad Max** ». Ciné-fan : photos de space opera ou « **Star Wars** dans son salon ».

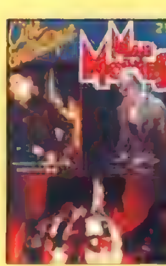
N° 27 : Le cinéma fantastique indonésien. **Wild Beasts, Zeder, Octopussy** et **Jamais plus Jamais**. Dossier Barbara Steele. **Les Prédateurs** et entretien David Bowie. Film décrypté **Le Chien des Baskerville** (Fisher). Dossier **Le Retour du Jedi**. Avant-première **Mausoleum, Krull, Latidos de Panico, La Chute de la Maison Usher** (Jésus Franco). **Le Trésor des quatre couronnes**. Tournage : **Clash**. Musique de film : Bernard Herrmann. Cinéphage : **Psychose II, Dar l'Invincible, Le Sens de la Vie**. Dossier **Creepshow** (King, Savini, Romero, les E.C. Comics, etc.) Entretien R. Rubinstein pour **Creepshow**.



N° 28 : Dossier **La Foire des Ténèbres**. Dossier **La Quatrième Dimension** (le film). Cinéphage : **Superman II, Yor, Le Chasseur du Futur, Tonnerre de Feu, le Guerrier de L'Espace, Le Trésor des Quatre couronnes, Cujo, La Guerre du Fer, Frère de Sang**. La série des 3 « **Dents de la Mer** ». Vaste dossier sur les 3 « **Guerre des Étoiles** ». Avant-première : **Wargames, Metalstorm, Biohazard, She, The Scarecrow, Raw Force, Hercule, Manhattan Baby**. Les demeures fantastiques (dossier sur les maisons « possédées ») première partie.

N° 29 : Les films d'Avoriaz 84. **Krull, Strange Invaders, The Dead Zone**. Entretien avec Paul Naschy. Festival de Bruxelles. Festival de Sitges. Entretien avec H.B. Davenport (pour **X-Tro**). Les films en relief. Les nouveaux aventuriers : Harrison Ford. Entretien avec Joe Dante. Ciné-fan : super 8 de space-opera. Cinéphage : **Jamais plus Jamais, Androïde, La Foire des Ténèbres, Le Choix des Seigneurs, Christine**. Les demeures fantastiques, deuxième partie. Le film décrypté **Brainstorm**.





N° 30 : Maquillage : Entretien avec Ed French. Le film décrypté : **Phantom of the Paradise**. Avant-première : **Strange Tangents, Stryker, Abomination, Final Executor, Rats, The Black Throne, Zeus**. Crayon-bis : Pupi Avati. Portrait : Christopher Walken **Videodrome**. Entretien avec David Cronenberg. **La Forteresse Noire**. Ciné-fan : Les masques en latex. Cinéphage : **2019 : Après la Chute de New York, La Ville des Pirates, The Forbidden Zone, L'Ascenseur, Le Jour d'Après, Clash, Looker**. Entretien avec Lamberto Bava. Les demeures fantastiques, troisième partie.

N° 31 : **Entretien avec Larry Cohen. Dossier Indiana Jones et Le Temple Maudit**. Effets spéciaux made in France : Acme Films. Avant-première : **Monster Dog, Scared to Death II, The Last Starfighter, The Black Moon Rising, The Ice Pirates, Firestarter, Silent Madness, The Power, Troll, Ghoulies, The Primevals, Prison Ship 2005, La Quatrième Dimension** (la série TV). Cinéphage : **Le Dernier Testament, Le Gladiateur du Futur, Children of the Corn, En Plein Cauchemar, L'Étoffe des Héros, Liquid Sky, Si J'avais Mille Ans**. Entretien Monique Henckell. **Vendredi 13 n° 4**. Dossier : Heroic-Fantasy.



Crayon-bis : Hard américain et cinéma fantastique. Les demeures fantastiques, quatrième et dernière partie. Festival de Saint-Malo. Ciné-fan, personnages articulés pour l'animation. **Splash**. Portrait : Caroline Munro.

N° 32 : Maquillage : Entretien avec John Caglione. Cinéphage : **Les Seigneurs de la Route, Le Chevalier du Monde Perdu, Hercule, Conan le Destructeur, Frankenstein 90, New York deux Heures du Matin, Les Guerriers du Bronx II, X-Tro, Ghostbusters, Indiana Jones et Le Temple Maudit**. Dossier David Lynch. Dossier **Dune**. Avant-première : **The Last Starfighter, Splatter University, Dreamscape, Philadelphia Experiment, Company of Wolves** : entretien avec Neil Jordan. **Greystoke, La Légende de Tarzan**. Ciné-fan : Technique de l'animation. Les décors de **Nemo**. Dossier : Les films après la bombe. Film décrypté : **The Rocky Horror Picture Show**. Premier Festival du Super 8. Dossier Gerry Anderson. **Supergirl**, entretien avec Helen Slater. Maquillage pub : Benoît Lestang.





N° 33 : Maquillage : Ed French strikes again. Entretien avec Herschell Gordon Lewis. **Phenomena**, entretien avec Dario Argento et Sergio Stivaletti. **L'Histoire sans Fin, Gremlins**, entretien avec Joe Dante. Festival de Sitges 84. Cinéphage : **Rock Zombies, 2020 Texas Gladiators, Blasfighter, L'Exécuteur, Supergirl, Les Rues de Feu. Dans les coulisses d'Indiana Jones** : Entretien avec Ke Huy Quan (demi-lune) et story-board et effets spéciaux du film **1984**, entretien avec Michael Radford. Dossier : Le Psychokiller. Ciné-fan : les effets spéciaux amateurs. Jean-Pierre Macé. Série TV : **Batman**. Crayon-bis : Le Fantastique à Hong-Kong. Effets spéciaux : entretien avec Jean-Manuel Costa. Le film décrypté **2001, l'Odyssée de l'espace**.

N° 34 : Maquillage : entretien avec Carl Fullerton. Le film décrypté : **1984**. Effets spéciaux : trucages à la TV. Christopher Tucker sur **Company of Wolves**. Cinéphage : **La Corde Raide, Le Village de la Mort, Mad Mission, Les Rats de Manhattan, Nemo, Sheena, Reine de la Jungle, Gremlins**. Entretien avec Wes Craven. **A Nightmare on Elm Street, Brazil, L'Aventure des Ewoks**. Les films d'Avoriaz 85. **Philadelphia Experiment, Dune, 2010, Razorback**. Avant-première : **Impulse, C.H.U.D., Repo man, Mutant, Buckaroo Banzai, Terminator, The Being**. Ciné-fan : créatures en modelage pour l'animation. Série TV **Outer Limits** (Au-delà du Réel).





N° 35 : Effets spéciaux : entretien avec Carlo Rambaldi. **Le Retour des Morts-vivants, Electric Dreams, Phenomena**. Dossier « **Star Trek** » : les films et la série TV. **2010, Starman**. Les créatures fantastiques de Jacques Gastineau. **Terminator**. Cinéphage **Out of Order, L'Aube Rouge, Element of Crime, Brother, Lady Hawke, Onde de Choc, Les Griffes de la Nuit, L'Amulette d'Ogum, Apocalypse dans l'Océan Rouge, Ninja III**. Le film décrypté : **Blade Runner**. Avant-première : **The Domination, Night of the Comet, The Mutilator, Superstition, Runaway**. Dossier Brian de Palma. Les effets spéciaux vidéo. Festival d'Auxerre. Michel Soubeyrand, un atelier de maquillage en France. Ciné-fan : effets spéciaux, les bladders. Série TV : **Tales from the Dark Side**.



N° 36 : Maquillage : entretien avec Stan Winston, entretien avec Tom Savini. **Phenomena, Day of the Dead**. Avant-première : **Def Con-4, Ghoulies, Cat's Eye, Vendredi 13 n° 5**. Entretien avec Tobe Hooper (**Lifeforce**). **Les Jours et les Nuits de China Blue. Re-Animator**. Cinéphage : **Blood Simple, Sangraal, Fantômes à Louer, Dreamscape, Baby, Starfighter, La Rose Pourpre du Caire**. Festival de Saint-Malo. Dossier : Le Peplum Fantastique. Ciné-fan : fabrication d'un buste rigide, les égorgements. Film décrypté : **Planète Interdite**.

N° 37 : Maquillage : entretien avec Pascal Pinteau, Ed French. **Legend**. Dossier **Lifeforce**. Entretien avec Jacques Gastineau. **Rambo II**. Dossier **Mad Max III**, entretien avec George Miller. Cinéphage **Wild Beasts, Marathon Killer, Le Dernier Dragon, Conqueror, Starman, Runaway, Les Frénétiques, Diesel, Vendredi 13 n° 5. Pale Rider**. Avant-première **Cocoon, Silent Madness, D.A.R.Y.L., Future Cop Night Train to Terror, The Goonies**. Dossier « Sang pour sang gore » ou l'horreur à l'écran. Entretien avec Ruggero Deodato. Ciné-fan : plaies et cicatrices. Deuxième Festival du super 8, la sélection.



N° 37 : **Hors-série** : Spécial James Bond. Tous les films, de **James Bond Contre le Dr No** à **Dangereusement Vôtre**. Dossier **Dangereusement Vôtre**, le tournage, le plateau 007, Roger Moore, etc. Dossier photo sur les Bond Girls. Prix spécial : 25 F.

N° 38 : Maquillage : Entretien avec Rick Baker, première partie. Les nouveaux maquilleurs : Jennifer Aspinall, William A. Basso Jr, Arnold Gargiulo II, James W. Kagel, Mike Maddi, Tom Lauten, Peter Montagna, Stephen Norrington. **La Chair et le Sang, Le Roi David**. Dossier : **Vampire, Vous Avez dit Vampire ?** Entretien avec Tom Holland. **Explorers, Retour vers le Futur, Oz, Un Monde Extraordinaire**. Avant-première : **Godzilla 85, Teen Wolf, My Science Project, Weird Science, Warning Sign**. Portrait Arnold Schwarzenegger. Série TV : Des agents très spéciaux. Cinéphage : **2072, Les Mercenaires du Futur, La Promise, Solo Pour Deux, Horror, Les Débiles de l'Espace, Amazonia, La Jungle Blanche, Les Envahisseurs sont Parmi Nous**. Dossier : Le Fantastique australien. Le film décrypté : **La Revanche de Frankenstein**. Ciné-fan : Dents et prothèses dentaires.

N° 39 : Maquillage entretien avec Rick Baker, deuxième partie. Cinéphage : **Les Aventures de Buckaroo Banzai, Cocoon, Taram et le Chaudron Magique, Musclor et She-ra, La Dernière Licorne, Santa Claus, Les Goonies**. Box-office 85. Le septième art décrypté. Les Nouveaux maquilleurs : Jacques Gastineau, Tyler Smith, Kevin Yagher. Les films d'Avoriaz 86. **Mort Sur le Gril. Re-Animator** : Entretien avec Stuart Gordon. **La Revanche de Freddy**. Entretien avec le réalisateur Jack Sholder. Avant-première **Le Docteur et les Assassins, The Stuff, Peur Bleue**. Compte rendu du Deuxième Festival du Super 8. Dossier : Roman Polanski. Spécial cinéastes : Richard Fleischer, Michael Powell. Effets spéciaux : Pub du sage (Yoda) pour le Crédit Mutuel. Dossier : Le Cinéma Fantastique indonésien. Le film décrypté : **Le Masque du Démon**.

N° 40 : Maquillage : entretien avec Reiko Kruk et Dominique Colladant. Cinéphage : **Contact Mortel, Le Mystère de la Pyramide, D.A.R.Y.L., Peur Bleue, Dream Lover, Vampire, Vous Avez Dit Vampire ?, L'Unique, Kalidor, Black Out, Le Docteur et les Assassins, Allan Quatermain et les Mines du Roi Salomon, Une Créature de Rêve, La Revanche de Freddy**. Avant-première : **Transylvania 6-500, Once Bitten, Terrovision, Troll, Eliminators**. Dossier **Highlander**, entretien avec Christophe Lambert. **Link, Enemy**. Dossier Hitchcock : les apparitions du Maître dans ses films avec toutes les photos. **Les Oiseaux**, analyse. Les nouveaux maquilleurs : Michel Soubeyrand, David White, Gabe Bartalos. Autopsie du septième art. **Peter Pan**. En vingt-quatrième vitesse : Jean-Pierre Jeunet, cinéaste. Série TV : Chapeau Melon et Bottes de Cuir. Ciné-fan : les prothèses en latex.

N° 41 : Effets spéciaux. **Evil Dead II**. Cinéphage : **Créature, sans Issue, Atomic Cyborg, Le Diamant du Nil, Zone Rouge, Maxie, Highlander**. Dossier « **House** », entretien Steve Miner et Sean S. Cunnigham. **Nomads, Le dernier survivant, Les Aventuriers de la 4e dimension**. Avant-première : **April Fools Day, Critters**. Dossier et entretien Sergio Martino. La série TV : Alfred Hitchcock Presents. Analyse de **Psychose**. Les nouveaux maquilleurs : Howard Berger, Rick Stratton, Tom Woodruff, Bart Mixon, Benoit Lestang, Mark Shostrom. Ciné-fan : les prothèses en latex. Festival du Rex 1986. L'effet gore, réflexion sur le genre. Vidéo. Mad Mosik.

N° 42 : Dossier **From Beyond**, entretien avec le producteur et le distributeur. Cinéphage : **Dakota Harris, Tex et le Seigneur des Abysses, Nex of Kin, La dernière maison sur la gauche, Régime sans pain, After Hours, Murder Rock. L'Invasion vient de Mars** : entretien avec Stan Winston, les effets spéciaux. Dossier **Poltergeist II. Short Circuit, F/X, Psychose III, Future Cop**. Les nouveaux maquilleurs : Scott Coulder, Rick Griffin, Vincent Guastini. Le film décrypté : **Rencontres du troisième type**. Dossier : La préhistoire au cinéma. Ciné-Fan : Fabrication d'un buste. Mad in France.



N° 43 : Maquillage : entretien avec Chris Walas. Cinéphage : **Short Circuit, Le Métro de la mort, Prisonnière de la vallée des dinosaures, L'Amour sorcier, Week-end de terreur, Au Cœur de la nuit, Le Clan de la caverne des ours, Profession : Génie, L'Invasion vient de Mars, Teen Wolf**. Avant-première : **Labyrinth, The Great Mouse Detective, Flight of the Navigator, Haunted Honeymoon**. Dossier : **Aliens, Salome, Les yeux sans visage**. Dossier **Critters** : entretien avec Dee Wallace Stone. **Les Aventures de Jack Burton**... Mad in France. Série télé : **Les Mystères de l'Ouest**. Roul Ruiz. Autopsie du 7e art. Dossier : Les extraterrestres à l'écran. Ciné-Fan : Tête et bras mécanique.

IS NUMÉROS

Ciné Fantastique MAD MOVIES

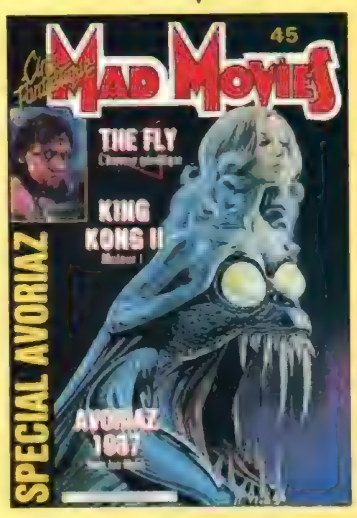
N° 44 : Cinéphage : Nuit de noces chez les fantômes, La légende de la forteresse de Souram, America 3000, Basil détective privé, Heros boys, Koral le justicier, Cap sur les étoiles, Ratboy, Atlantis interceptor, Farenheit 451, Fantasia, Demons. Entretien avec Kit Carson, à propos de Massacre à la tronçonneuse 2. Night of the Creeps : entretien avec Fred Dekker. E.T. (reprise). Howard the Duck. Day of the Dead. Les nouveaux maquilleurs : T. Gardner, C. Orven. Le feuilleton Le Prisonnier. Dossier Stephen King. Dossier Klaus Kinski. Le film décrypté : Evil Dead n°1. Dossier : les films horrifico-comiques.

N° 45 : Cinéphage : Firestarter, Howard, Mauvais sang, Les trois furies du Ninja, Le défi de Ninja, Kamikaze, Le passage, Le guerrier fantôme, Amityville 3, American warrior 2, Peggy Sue s'est mariée. Dossier La Mouche, entretien avec Chris Walas. Trick or Treat. The Lamp. Dolls. Les films d'Avoriaz 1987 : Manhattan Project, Night of the Creeps, Blue Velvet, American Way, L'amie mortelle, Demons 2, Street Trash, Gothic, Graveyard Shift, The Kindred, Terminus, Massacre à la tronçonneuse 2, From Beyond, entretien avec Stuart Gordon, Bloody Bird, The Poinsman, Monster in the Closet, Schmutz, Transformers, Labyrinth, Jason le Mort-Vivant. Dossier King Kong 2. Dossier Star Trek IV. Dossier Lovecraft au cinéma. Compte rendu du 3e Festival du super 8 de *Mad Movies*.

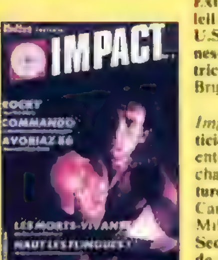
N° 46 : Cinéphage : Terminus, Phœnix the ninja, La Colline a des yeux 2, L'amie mortelle, Mary Poppins, Le guerrier des ténèbres, Joey, Lettres d'un homme mort, Le retour du barbare, Rien ne sert de mourir, Creator, Grand Guignol, Fievel et le nouveau monde, Sleepwalk, Biggles. Tournage : Robojox. Maquillage : entretien avec John Caglione pour My Demon Lover. Central Park Driver. Entretien avec Picha pour Le big bang. Dossier Superman IV. Street Trash : entretien avec le réalisateur, Jim Muro. The Kindred. Angel Heart. Dossier King Kong 2 et tous les anciens films de singes géants. The Golden Child. Demons 2. Bloody Bird. Vamp. Little Shop of Horrors, entretien avec Ellen Greene. Le film décrypté. L'Exorciste. Ciné-Fan : fabrication d'un crâne amovible.

N° 47 : Cinéphage : Angel Heart, Golden Child, Street Trash, Pee Wee Big Adventure, L'Abime des morts-vivants, Atomic College, Allan Quatermain 2, Opération Tonnerre, Mannequin, Froid comme la mort, Special Force, King Kong 2. Dossier Les Aventuriers de l'Arche perdue (reprise). Maquillage : Christopher Tucker. Dossier Evil Dead 2, Sam Raimi parle. The Boy who could fly. La petite boutique des horreurs. Tournage : Robocop. Le sixième sens : entretien avec Michael Mann. Dolls. Les poupées. Freddy 3, Les griffes du cauchemar, House 2, Histoires fantastiques. Le film décrypté : The Thing, la version de J. Carpenter. Dossier sur la maison de production *Troma*

N° 48 : Cinéphage : Aladdin, Freddy 3, Demon, The boy who could fly, Osa, The Barbarians, Où est passée Jessica ? Indiana Jones et le Temple maudit (reprise), Vamp. Entretien Sam Raimi, Evil Dead 2. Predator. Les Sorcières d'Eastwick. Entretien Robert Englund. Cellar Dweller. The Barbarians, entretien R. Deodato. Body Count. Creepshow 2. Master of the Universe. Le film décrypté : New York 1997. Spaceballs. Avant-première : The Gate.



IMPACT

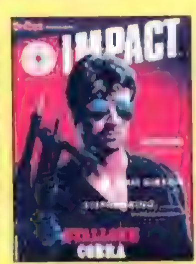


Impact n° 1 : Les trois « Gore-opéras » de George Romero : Night of the Living Dead, Dawn of the Dead et Day of the Dead. Commando. Buckaroo Banzai. Portrait : Kathleen Turner. Haut les Flingues. Tournage : Coïncidences. La legende « Coup de poing » : Rocky, tous les films. Le Festival d'Avoriaz 86. Vampire, Vous Avez Dit Vampire ? Mort sur le Gril, Le Docteur et les Assassins, La Revanche de Freddy. Ciné-cibles : Silverado, Exterminator II, Soleil de Nuit, Invasion U.S.A., Target, Chinese Boxes. L'executrice : entretien avec Brigitte Lahaie.

Impact n° 2 : Le Justicier de New York, entretien avec Michael Winner. Créature. Historique de la Cannon. Highlander. Mike Hammer. Le Secret de la Pyramide. Remo sans Arme et Dangereux. Le Diamant du Nil. Cannes 86. Portrait : Rutger Hauer. Ciné-cibles : Rocky IV, A Double Tranchant, Les Longs Manteaux.



Allan Quatermain et les Mines du Roi Salomon, American Warrior, Le Bateau-Phare, Revolution, A Couteau tiré, Natty Gan, Les Supers-flics de Miami, Zappa, Les Loups entre eux. Vidéo. Vidéo X. Bandes dessinées.

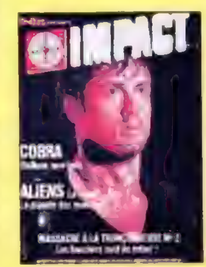


Impact N°3 : House, Le Dernier survivant. Dossier Hitcher : entretien avec le réalisateur et le scénariste. Dossier Cobra. Maximum Overdrive : Entretien avec le réalisateur Stephen King. Aigle de fer. The Naked Cage. Portrait : Mel Gibson. Ciné-cibles : Pirates, Runaway Train, Money Movers, Ultra Vixens, Delta Force, Atomic Cyborg, Police Féderale. Dossier Tanya Roberts. Dossier et entretien Anthony Dawnson (Antonio Margheriti. Musiques de films. Vidéo. Vidéo X.

Impact N°4 : F/X, Effet de choc, portrait Bryan Brown. America 3000. Dossier John Badham et entretien. Short Circuit. Dans les bras de l'enfer. Les Aventures de Jack Burton. Critters. L'Invasion vient de Mars : entretien Tober Hooper. Dossier Sybil Danning. Tex et le Seigneur des Abysses. Ciné-cibles : Le Contrat, Prisonnières de la vallée des dinosaures, Karaté Kid, Le Moment de vérité II, Dakota Harris, Top Gun, Le Camp de l'enfer, La Loi de Murphy. Dossier Campus, entretien avec ALbert Pyun. Bandes dessinées. Vidéo. Vidéo X.

Impact N°5 : Deux flics à Chicago, Banco, Blue Velvet. Entretien avec David Lynch. At Close Range. Cobra, entretien avec George Pan Cosmatos. Massacre à la Tronçonneuse II, entretien Tobe Hooper. Dossier : Caroline Munro. Aliens, entretien avec James Cameron. Duccio Tessari, entretien. Ciné-cibles : Mort un dimanche de pluie. Dans les bras de l'enfer. Escort Girl, Act of vengeance. Vidéo. Bandes dessinées. Vidéo X.





Impact n° 6 : Man Hunter. Le jour des morts-vivants. Quiet Cool. Mort ou vif. Dossier : les Ninjas. Le nom de la rose, entretien Jean-Jacques Annaud. From Beyond. Portrait : Daryl Hannah. Ciné-cibles : Huit millions de façons de mourir, Shangai surprise, Y a-t-il quelqu'un pour tuer ma femme ?, Prière pour un tueur, Scandaleuse Gilda, Quand la rivière devient noire. Le monde fou, fou, fou de Jesus Franco. Vidéo X.

Impact n° 7 : Le Temple d'or, Allan Quatermain et la cité de l'or perdu. Platoon. Le maitre de guerre. Crocodile Dundee. Mosquito Coast, entretien avec Harrison Ford. Maquillage : Sergio Stivaletti (Demons, Spettri, etc.). Emmanuelle 5, entretien avec Walerian Borowczyk. Police des Mœurs. Terminus, entretien Johnny Halliday. Eye of the Tiger, Reform Scool Grls. Portrait : Nastassia Kinski. Ciné-cibles : Paiement cash, Massacre à la tronçonneuse 2, Blue Velvet, Rien de sert de mourir. Bis : entretien Enzo G. Gastellari. Vidéo. Vidéo X.

Impact n° 8 : L'arme fatale. Angel Heart, entretien avec Alan Parker. The American Way, entretien avec le réalisateur, Maurice Phillips. Evil Dead 2, les effets spéciaux. Platoon. Dolls. Predator et Schwarzenegger. La Cannon : Sinbad et The Barbarians. Over the Top : entretien avec Sylvester Stallone et avec M. Golan. Entretien Brigitte Lahaie. Ciné-cibles : La veuve noire, Ninja Jaguar, The Bedroom Window, Protection rapprochée, L'enfer des armes, Le lendemain du crime, Extremities, Sans pitié, Les lauriers de la gloire. Erotisme : On l'appelle Sœur Désir et La fille aux bas nylons. Rambo, du n° 1 au n° 3.

Impact n° 9 : Freddy 3, entretien avec le réalisateur, Chuck Russel et les effets spéciaux du film. Indiana Jones et le temple maudit (la reprise). Tuer n'est pas jouer, le nouveau « Bond ». Creepshow 2, les effets spéciaux par Howard Berger. La Rue, entretien avc Jerry Schatzberg. The Big Easy, entretien avec Jim McBride. Le Festival du Rex 1987. Extrême Préjudice, entretien avec Walter Hill. Dangereuse sous tous rapports. Le Ninja blanc, entretin Michael Dudikoff. Érotisme : Le miel du diable et Plaisirs de femmes. Ciné-cibles : Hanoi Hilton, Arizona Junior, Une sale petite guerre, Le trésor de San Lucas, Backlash, Tin Men. Barbara Crampton. Bis : entretien avec Alberto de Martino. Vidéo.



BON DE COMMANDE

NOM : ________________ Prénom : ________________

Adresse : ________________________________

____

désire recevoir les Numéros cochés ci-dessous

☐ 23 ☐ 24 ☐ 25 ☐ 26 ☐ 27 ☐ 28 ☐ 29 ☐ 30 ☐ 31 ☐ 32 ☐ 33 ☐ 34

☐ 35 ☐ 36 ☐ 37 ☐ 37 HS ☐ 38 ☐ 39 ☐ 40 ☐ 41 ☐ 42 ☐ 43 ☐ 44

☐ 45 ☐ 46 ☐ 47 ☐ 48 MAD MOVIES

Numéros disponibles de MAD MOVIES : du 23 au 48. IMPACT : du 1 au 9
Chaque exemplaire : 20 F (sauf N° 37 H.S. : 25 F). Frais de port gratuits à partir d'une commande de deux numéros (sinon : 5 F de port). Toute commande à effectuer, par chèque ou mandat-lettre, à l'adresse de MAD MOVIES, 4, rue Mansart, 75009 Paris.
Pour l'étranger : le tarif est identique mais tout règlement doit nous être adressé par mandat-international, exclusivement.

Pour commander : découpez (ou recopiez) le bon ci-contre et renvoyez-le à MAD MOVIES, 4, rue Mansart, 75009 Paris, accompagné de votre règlement.

☐ 1 ☐ 2 ☐ 3 ☐ 4 ☐ 5 ☐ 6 ☐ 7 ☐ 8 ☐ 9 IMPACT

LE CARTON DU MOIS







LE CONTRAT

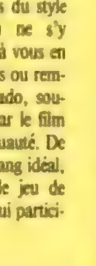
Mark Kaminsky est un flic qui a été mis sur la touche après quelques bavures. Il officie maintenant dans une petite ville de province, coincé entre un job peu excitant et une épouse alcoolique (« Entre boire et conduire, tu as choisi : les deux » lui déclare-t-il un rien blasé). Lorsque un ancien supérieur le contacte afin qu'il s'infiltre dans le syndicat du crime pour venger la mort de son fils, Kaminsky accepte et... se suicide. Du moins pour la façade, car il réapparaît sous les traits d'un truand qui réussit à s'introduire dans le milieu. Comme Stallone avec son **Over the Top**, Schwarzenegger a connu l'échec avec **Le Contrat**. C'est d'autant plus regrettable que ce film lui donnait un véritable rôle, avec de réels dialogues, une personnalité attachante; tout pour plaire à son public. Il révise même son look : cheveux gominés à la place de la brosse de **Commando** ou **Terminator**, costume classique contre blouson de cuir. L'humour constamment présent aide à faire passer une intrigue passablement compliquée qui fait que le film ne décolle jamais tout à fait. Il demeure cependant un divertissement plus qu'honorable.

Raw Deal (1986). Réal. : John Irvin. Int. : Arnold Schwarzenegger, Kathryn Harrold, Sam Wanamaker, Ed Lauter, Darren McGavin. Dist. : C.B.S./Fox.

LES DIAMANTS DE L'AMAZONE

Treasure of the Amazon (1984). Réal. : René Cardona Jr. Int. : Stuart Whitman, Donald Pleasence, Bradford Dillman, John Ireland. Distr. : Vestron.

Ce film est un véritable catalogue des ingrédients du film d'aventures : vous prenez une jungle en Amérique du sud, des chasseurs de têtes (émules du docteur Jivaro), un trésor de diamants, des aventuriers sans scrupules, un ancien nazi, des animaux sauvages du style piranhas ou alligators... Qu'on ne s'y trompe pas, Cardonna ne vise qu'à vous en donner pour votre argent : satisfaits ou remboursés ! C'est parfois un peu crado, souvent gore et toujours réjouissant car le film brode sur tous les registres de la cruauté. De plus l'Amazone est un théâtre de sang idéal, et quelle jubilation de savourer le jeu de nombreux acteurs de second plan qui participent à la fête.





LES DIAMANTS DE L'AMAZONE.



LIGHTBLAST

Lightblast (1985). Réal. : Enzo G. Castellari. Int. : Erik Estrada, Mike Pritchard, Peggy Rowe. Distr. : Vestron.

Le coup du savant fou qui, armé d'un rayon laser, veut extorquer une importante rançon à une grande ville, ça marche à tous les coups. L'inspecteur Warren s'attaque donc au dénommé Yuri (de se voir si belle en ce miroir ?) qui a eu l'imprudence d'assassiner sa petite amie. Les rues de San Francisco, on le sait depuis **Bullitt**, sont très photogéniques pour les poursuites automobiles, et **Lightblast** n'en manque pas, ce qui lui donne un rythme très speedé. Castellari est passé maître pour filmer les scènes d'action et il s'en donne à cœur joie ici.

LIGHTBLAST.





L'ETE DU SAMOURAI

Der Sommer des Samourai (1985). Réal & Scén. : Hans Christoph Blumenberg. Int. : Cornelia Froboess, Hans Peter Hallwachs, Nadja Tiller, Anton Diffring. Dist. : G.C.R.

Aussi surprenante que l'introduction de fiches-cuisine dans *Impact* est l'apparition d'un samouraï à Hambourg. Une journaliste est chargée de couvrir l'affaire qui prend de l'ampleur car les murs de la ville se couvrent d'idéogrammes de noms chinois. Son enquête l'amène sur les traces d'une conspiration dont les racines remontent au moyen-âge japonais. Après ces prémices prometteuses, le film se doit de fournir des explications, et c'est là que surgit le problème majeur : la justification des événements est d'une banalité confondante (le vol d'un sabre). Dommage, car le film est très bien fait techniquement et imaginatif au niveau des images. L'apparition finale du Ninja pour lutter contre le samouraï reste anecdotique. Maintenant que vous êtes prévenus, essayez-le quand même car il est tout à fait regardable.

LE JOUR DES FOUS

Slaughter High / April fool's day (1985). Réal. : George Dugdale, Mark Ezra & Peter Litten. Int. : Caroline Munro, Simon Scuddamore, Donna Yeager, Sally Cross. Dist. : Vestron.

Que faut-il pour donner naissance à un psycho-killer en état de marche ? Un beau traumatisme bien sûr. Lorsque le 1er avril, Marty obtient un rendez-vous avec la plus belle nana du lycée, il ne s'attend pas à subir un bizutage un peu poussé. La plaisanterie tourne mal et il est horriblement défiguré par de l'acide. Quelques années plus tard, les anciens élèves se retrouvent et c'est le début de la chasse aux lapins. Bon, je vous le concède, l'originalité était de sortie le jour où a été écrit le scénario; pourtant **Le jour des Fous**, qui n'oublie pas un seul des souverains poncifs, se suit sans le moindre ennui. Les meurtres qui constituent, quand même, le principal intérêt de ce genre de films, sont inventifs et fort bien mis en scène. Caroline Munro semble s'être offert un bain de jouvence et est tout à fait crédible dans un rôle d'adolescente. De plus le film ne se termine pas en queue de poisson (d'avril !).



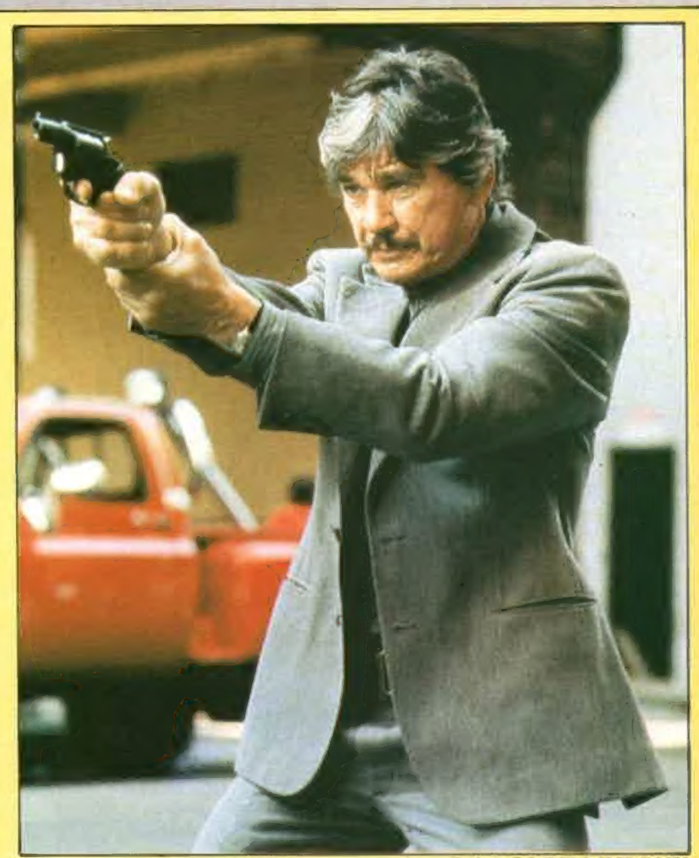
LE JOUR DES FOUS.



SAMURAI REINCARNATION

Samurai Reincarnation (1982). Réal. : Kinji Nogami. Int. : Sonny Chiba, Jubei Yaggu, Shiro Amakusa Kirimaru (bon, j'arrête là hein !). Dist. : A.P.A.

Le samouraï Shiro, décapité par les shoguns, fait appel aux forces du mal pour se réincarner et se venger. Pour cela, il mobilise une équipe d'outre-tombe : une femme tuée par son époux, un Ninja (non costumé) et deux autres samourais également défunts. On le devine, il ne s'agit pas d'un film ordinaire dans le fond, ni dans la forme d'ailleurs, car il s'agit d'une succession de chapitres (il en manque un ou deux, si j'ai bien compté) qui disperse un peu l'action. On a l'impression qu'il s'agit d'un format pour l'exportation et que la version originale est plus longue et plus étoffée. Comme beaucoup de films japonais, **Samourai Reincarnation** est très soigné et bénéficie de décors très fouillés et d'une très grande beauté. Le long duel final entre Shiro et le chef des shoguns dans le palais en flammes est une pure merveille.



LA LOI DE MURPHY.

LA LOI DE MURPHY

Murphy's Law (1986). Réal. : Jack Lee Thompson. Int. : Charles Bronson, Kathleen Wilhoite, Carrie Snodgress, Angel Tompkins. Dist. : Vestron.

Quand à la sortie d'un supermarché Jack Murphy s'aperçoit qu'on est en train de lui voler sa voiture et sort un flingue qu'il utilise pour stopper le véhicule, on se dit qu'il s'agit d'un nouvel épisode (combien au fait ?) du **Justicier dans la Ville**. Erreur, Murphy est flic, divorcé et alcoolique. Ce qu'il ignore, c'est que quelqu'un lui en veut... à mort. Accusé à tort d'avoir tué sa femme, il se retrouvera enchaîné à la jeune délinquante qu'il avait arrêtée au début; et tous les deux sont en cavale. C'est quasiment la situation classique de nombreuses comédies américaines qui réunissent deux personnes complètement opposées. Et ça fonctionne. Il faut dire que Bronson est confronté à une loubarde plutôt folklorique au langage peu châtié. Leurs relations évolueront tout au long de leur aventure commune. Kathleen Wilhoite pour ses débuts à l'écran ne cesse pas d'étonner : son abattage est hallucinant. Bronson est égal à lui-même, encore que, une certaine fragilité apparaisse dans ses contacts avec son ex-femme. La confrontation ultime entre Murphy et son persécuteur dans un décor étonnant est angoissante et réussie.

LA REVOLTE DES TAIPING

*(1986) Réal. : Zhou Kanyu. Int. : An Yaping, Fang Jian, Chen Kang (pour la fiche complète écrire à **Impact**). Distr. : Panda Vidéo.*

Les scénarios des films de Hong Kong tournent pour la plupart autour d'histoires de vengeances; **La Révolte des Taiping** ne fait pas exception, il faut donc chercher ailleurs l'intérêt. Dans les décors, dans les combats qui sont exécutés par des athlètes d'une agilité confondante, notamment les enfants. Le héros devra en outre lutter contre sept agresseurs aux noms d'animaux : tigre, serpent... Au milieu d'une production pléthorique, ce film se maintient à un bon niveau.

COBRA MISSION.



COBRA MISSION

Cobra Mission / Die Rückkehr der Wildgänse / The return of the Wildgeese (1986). Réal. : Larry Ludman. Int. : Oliver Tobias, Donald Pleasence, John Steiner, John Ethan Wayne, Christopher Connelly, Gordon Mitchell. Dist. : Initial Vidéo.

Parce qu'il s'ennuie au mariage de sa fille, un ancien du vietnam décide de reformer une bande de vétérans qui iront récupérer les soldats américains qui sont encore retenus prisonniers. Avec l'aide d'un prêtre français pas très catholique, ils parviennent rapidement sur les lieux de l'action. Les dialogues se tarissent et la parole est aux armes diverses : mitraillettes, grenades, pistolets... Difficile de faire plus standardisé : les viets sont tous des sadiques émules du comte Zaroff et les enfants de l'Oncle Sam des clônes de Rambo. Nos compliments aux artificiers qui ont vraiment fait des étincelles.

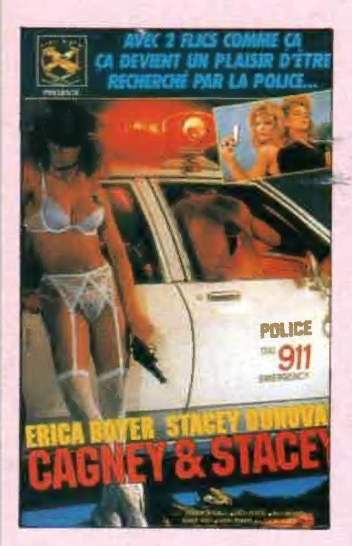
Marcel BUREL.

(remerciements au Vidéo Club Première de Morlaix).



CAGNEY ET STACEY

Fait singulier pour un polar, car **Cagney et Stacey** en est un, l'intrigue est inexistante. Côté hard, en revanche, ça n'arrête jamais : quelques questions, calepins en main, bien vite reléguées à des années lumière par l'appétit sexuel de Stacey Donovan et Erica Boyer. Temps fort de cette K7 à la photo impeccable, une scène de saphisme tout à fait prenante. (Metal X International).



Nouvellement promue au rang de distributeur de films X, la société First International Production vient de créer le label Metal X International. Deux titres sont en lice : **Sex Shoot**, avec Traci Lords et **Cagney et Stacey**, une parodie (qui se limite au titre) de la série télé **Cagney et Lacey**.

SEX SHOOT (Metal X) L'INGENUE PERVERSE (DORCEL) L'EDUCATION DE MANDY (ALPHA)

Trois Traci Lords d'un coup, l'addition risque d'être lourde ; mais après tout, c'est de bonne guerre, chaque distributeur s'empressant d'exploiter au maximum ce qui subsiste du naufrage Traci (si vous ne le savez pas encore, la petite Lords a été totalement rayée des registres X américains : elle n'avait que 15 ans à ses débuts pornographiques, et il est désormais difficile de tomber sur l'une des rares K7 rescapées du massacre).
Moue boudeuse, seins laiteux et enthousiasme de gamine à l'appui, Traci joue invariablement de son physique pulpeux et candide (oui, oui, les deux peuvent cohabiter) pour incarner les vertueuses qu'on déniaise. C'est surtout le cas pour **L'Ingénue perverse** et **L'Education de Mandy.**







Dans **Sex Shoot**, la belle a déjà réussi son examen de passage. Quant aux scénarios, mieux vaut ne pas trop s'étendre. Cela dit, ces trois films, fort plaisants au demeurant, disposent tous d'un atout supplémentaire : les charmes de l'entourage de Traci ; Sheri St Claire, Laurie Smith, Christy Canyon et Heather Wayne, n'ont aucune leçon à recevoir.

Colmax attaque la rentrée au pas de course et sabre en avant. Trois films et non des moindres.

BABY FACE N° 2

Croyez-le si vous le voulez mais **Baby Face N° 2** n'est ni plus ni moins qu'une adaptation hard des **Sorcières d'Eastwick** ; avec à son générique : Stacey Donovan, la plus ravissante (avec Angel) des stars américaines ; Lois Ayers, l'une des plus goulues ; Kristara Barrington, délicate et piquante asiatique ; et côté mâles : Jamie Gillis (dont c'est le 33 000ᵉ film X) et Dick Rambone (alias trompe d'éléphant).
Baby Face 2 a obtenu le trophée du meilleur film X américain (Colmax).

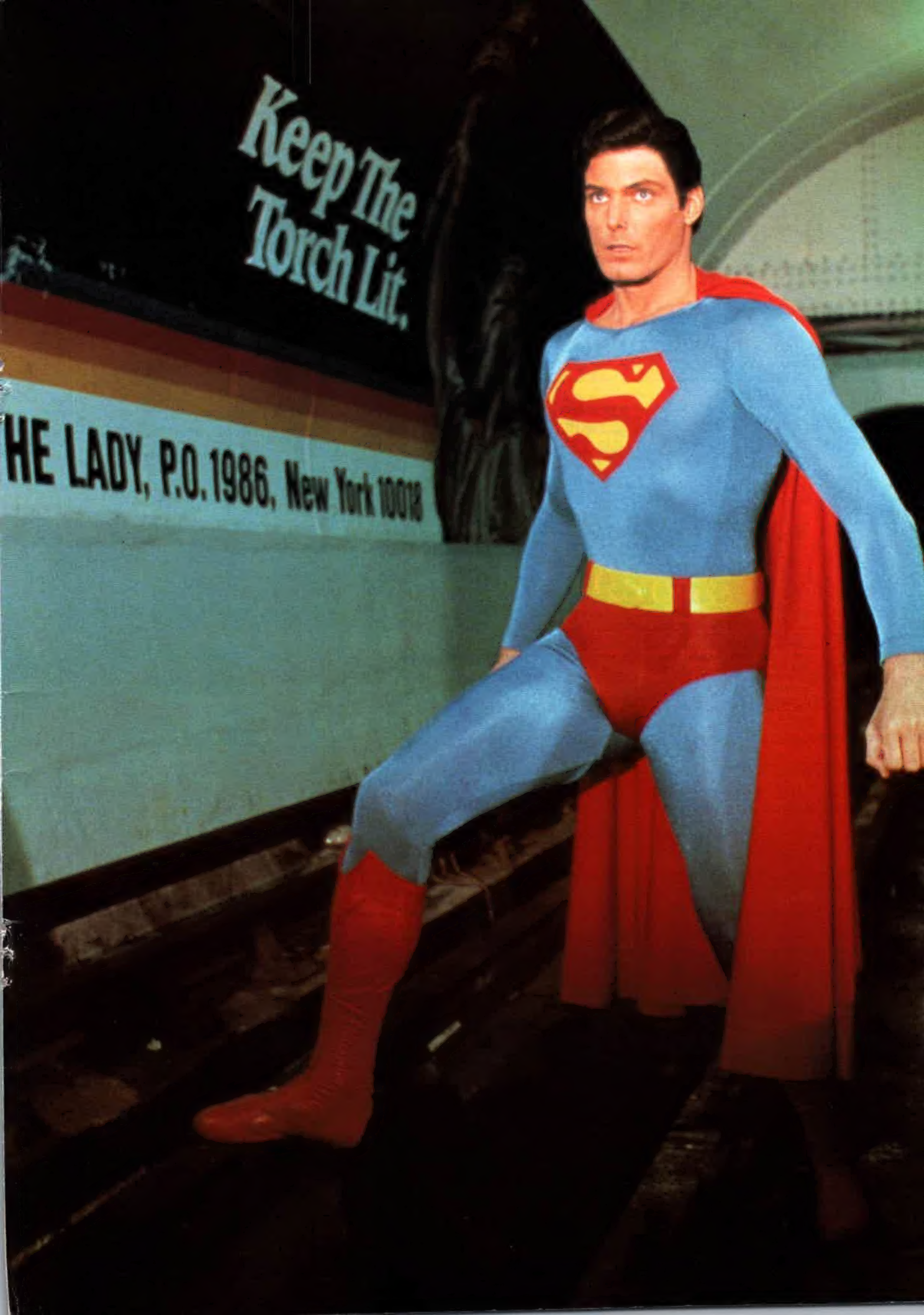
INNOCENT TABOO

Malgré ce qu'indique le titre, il y a ni innocence ni tabou dans ce film tourné en 35 mm. Juste une croisière en mer, des rayons de soleil, et l'habituel chassé-croisé entre mari(s) et femme(s). Une petite précision pour conclure : Porsche Lynn (l'héroïne) n'est ni la sœur de Ginger ni celle d'Amber. Elle est tout de même bien belle. (Colmax).

MIAMI SPICE

Mazette ! Quelle affiche ! Nouvelles comme anciennes, toutes les stars féminines du X réunies pour donner corps à ce nouveau chef-d'œuvre du... (euh, peut-être que j'en fais trop, là), à cet excellent divertissement des sens. L'histoire (Cf. **Cagney et Stacey**) tourne une fois de plus autour de deux détectives de choc enquêtant sur une affaire de drogue. La mise en scène multiplie les plans raffinés et offre à nos regards indiscrets un monde qui s'interpelle, qui s'interpénètre, qui... STOP !! Le film démontre aussi qu'à Miami, on n'a pas peur du SIDA. (Colmax).

Emma MILDOIS


Keep The Torch Lit.
HE LADY, P.O. 1986, New York 10018


DOLPH LUNDGREN · FRANK LANGELLA
LES
MAITRES
DE L'UNIVERS
MUSCLOR
LE CANNON GROUP, INC. GOLAN-GLOBUS GARY GODDARD
DOLPH LUNDGREN-FRANK LANGELLA
"MASTERS OF THE UNIVERSE" COURTENEY COX-JAMES TOLKAN-CHRISTINA PICKLES MEG FOSTER BILL CONTI JULIE WEISS
ANNIE V. COATES, A.S.C. RICHARD EDLUND WILLIAM STOUT HANANIA BAER ELLIOT SCHICK EDWARD R. PRESSMAN DAVID ODELL
MENAHEM GOLAN YORAM GLOBUS GARY GODDARD